

LA RÉUNIFICATION DES DEUX CORÉES

Une création théâtrale de Joël Pommerat



Revue de presse
2013 - 2014 - 2015



Hier au théâtre

L'amour pommeratien s'en va en guerre

10 décembre 2014

Deux ans après son succès monstre à l'Odéon, *La Réunification des deux Corées* revient en fanfare pour Noël. Le metteur en scène/auteur star Joël Pommerat s'érige en soldat de l'amour questionnant l'ampleur de la passion et du désir. Porté par une troupe au talent toujours incontestable, ce kaléidoscope de saynètes explose telle une bombe sur le plateau des Ateliers Berthier. Exsangues, le public comme les comédiens reçoivent l'uppercut grotesque et terrible de cette maladie d'amour si humaine... Immanquable !

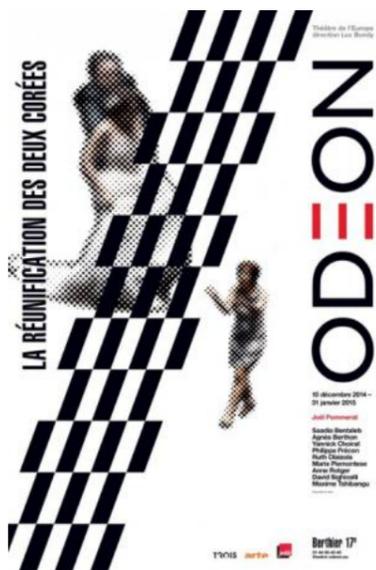
Contrairement à *Cet Enfant* qui abordait les relations parents/enfants, *La Réunification* se penche sur la vie de couple, ses fulgurances et ses déceptions. La construction du texte reste identique : une succession de mini-intrigues indépendantes motivées par un fil conducteur apparent. Pommerat a sans doute eu les yeux plus gros que le ventre en ambitionnant de broser une cartographie complète du Tendre. La prostitution, Alzheimer, le divorce, l'abandon : autant de thèmes esquissés mais restant à l'état d'ébauches. En soi, ce parti pris ne pose pas vraiment problème dans le déroulement dramatique car bien que la gourmandise de Pommerat n'autorise pas de réel développement autour de cette réflexion sur l'amour ; la variété de ton, de jeu et d'écriture des épisodes permet de piocher à sa guise et de ne jamais s'ennuyer.

Évidemment, les sketches s'avèrent inégaux mais certains frappent sans conteste l'esprit. Songeons à cette parodie déjantée des *Feux de l'amour* avec un mariage tournant au vinaigre ou à cette secrétaire exposant sans honte aucune ses rêves érotiques à son patron. N'hésitant pas à verser dans la caricature, l'écrivain vise pourtant très juste ; l'amour nous pousse parfois à des énormités non contrôlables confinant à l'absurde. D'autres séquences bouleversent et laissent pantois : songeons à ce moniteur de vacances accusé de pédophilie, acculé par deux parents inquiets alors qu'il tentait simplement de rassurer leur fils. Ou bien à ce couple schizophrène qui s'invente des enfants afin de ne pas se séparer. Ou encore cette prostituée en mal d'amour qui n'hésite pas à proposer des passes gratis pour quelques minutes de tendresse...

La force incroyable de *La Réunification* tient réellement à sa propension à envisager l'amour comme une somme d'attitudes contradictoires. On s'esclaffe, on retient son souffle, on panique. Tels des amoureux au final devant la violence et la maladresse des cœurs qui peinent à s'exprimer.

Comme toujours chez Pommerat, la beauté plastique de son travail émerveille les sens. Fumée fantastique, auto-tamponneuses inattendues, système bi-frontal confortant la position voyeuriste du spectateur, allée d'errance où les personnages déambulent solitairement, lumière guide et trompeuse, fondus au noir brumeux... Bref, on reconnaît bien la patte de l'enfant prodige du théâtre mais aucune monotonie dans la représentation. Un chanteur aux faux airs de David Bowie mène la danse de cette partition mystérieuse clôturée par une ambiance à la « Thriller » où les amants désenchantés se transforment en zombies de l'amour. Toute la troupe démontre, s'il était encore besoin, la fabuleuse étendue de leur gamme interprétative (coup de cœur toujours fidèle à Marie Piémontèse, Agnès Berthon et Saadia Bentaïeb).

À la fois chorale et fragmentée, cette *Réunification des deux Corées* exploite donc la métaphore guerrière des retrouvailles comme terrain à explorer, à maîtriser et à aimer. Pommerat explore l'amour dans tous ses états avec plus ou moins de succès suivant ses saynètes. On reste charmé et profondément captivé par cet artiste à l'univers si particulier et aux mots si simples mais si vrais. Un moment magique. ♥♥♥♥



Du grand théâtre avec « la Réunification des deux Corées », de Joël Pommerat à l'Odéon/Berthier

12 décembre 2014 | Par [Dashiell Donello](#)

Petits fragments fictionnels pour histoires d'amour « simples »

L'amour est peut-être l'idéalisation (fictive ou réelle) la plus importante de l'humanité. Sa non-existence, qu'il soit fantasmé, divin, violent, sincère ou intéressé, n'enlèverait-il pas tout sens à la vie de l'homme ? Car l'amour, au firmament de son secret, ne brille-t-il pas intemporel et universel dans l'expansion infinie de son mystère ? Que seraient Tristan et Iseult, Othello et Desdémone, Paul et Virginie, Phèdre et Hippolyte, sans amour ?



Joël Pommerat écrit dans le programme : « *je ne sais pas très bien comment parler de cette pièce. Pourtant elle est relativement simple. C'est une suite d'instant sans unité déclarée ou cohérence narrative. Elle ressemble plus à une succession de petits fragments fictionnels, comme des nouvelles, sur un thème à peu près commun* ».

Dans *La Réunification des deux Corées*, les petits fragments fictionnels de l'amour, viennent d'un puzzle dramaturgique que Pommerat reconstitue pièce à pièce, à la recherche de la part inconnue de l'être, dans l'ignorance la plus secrète de l'image d'un amour qui ne comble en rien sa solitude. Où l'aimé n'existe que par pulsion, désir, dans l'attirance et le rejet de l'un, de l'autre. Jusqu'à l'agression, la blessure, la trahison. C'est une mise en scène amoureuse qui va à la limite de la réalité des personnages.

Pommerat aime jouer les malentendus de ce qui se raconte sur soi et sur les autres : ces petits mystères que l'on déforme pour mieux salir, déshonorer et blesser celui qui ne veut pas céder à l'instinct prédateur d'un patron, d'une parodie de mariage, d'un divorce ou d'une passion collective entre ex et amis.

La tragédie grecque, nous dit qu'une histoire d'amour est aussi une histoire de mort. *La Réunification des deux Corées* vient d'une phrase qu'un personnage jette, en exemple pour dire, à court d'arguments : nous deux, c'est comme les deux Corées... Avec, évidemment, la liberté d'imaginer le sens que nous voulons donner à ces mots mystérieux.

Le théâtre de Pommerat est grand et nous nous félicitons d'être contemporain de son art et de sa vie. Il perpétue, *via* les choses simples de nos défauts et contradictions, l'histoire de notre humanité. Merci à la pléiade talentueuse qui l'accompagne depuis si longtemps : Saadia Bentaïeb, Agnès Berthon, Yannick Choirat, Philippe Frécon, Ruth Olaizola, Marie Piemontese, Anne Rotger, David Sighicelli, Maxime Tshibangu. Merci aux étoiles de lumière d'Éric Soyer, aux étoffes d'Isabelle Deffin, aux vibrations sonores de François Leymarie, Grégoire Leymarie. À la musique originale d'Antonin Leymarie et au puzzle énigmatique de Renaud Rubiano.

Tout simplement merci.

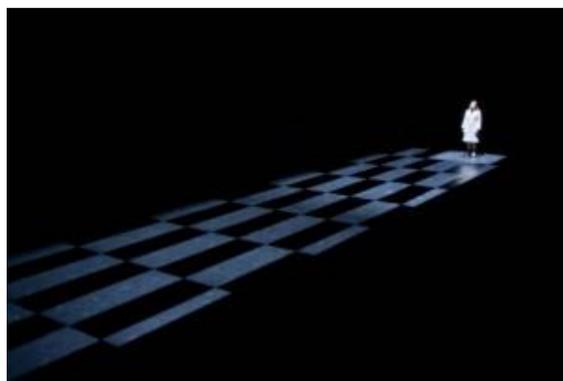
*Le brouillard
De Louis
Mange les danseurs
Dans la fête foraine
Où
L'auto-tamponneuse
Glisse sur l'espace d'amour...
D.D*



Théâtre : La reprise incontournable de « La Réunification des deux Corées »

Publié le 15 décembre 2014 | Par [Audrey Jean](#)

Le Théâtre de l'Odéon nous gratifie de la reprise de « La Réunification des deux Corées » création emblématique de Joël Pommerat à l'affiche des Ateliers Berthier jusqu'au 31 Janvier 2015 . Cette variation envoûtante sur le couple se distingue par un dispositif scénographique impressionnant qui immerge immédiatement le spectateur au cœur du système Pommerat. A ne pas manquer !



« L'amour en fait ça ne suffit pas. »

L'écriture de Joël Pommerat se caractérise par son ancrage dans des problématiques contemporaines et très concrètes. Après la structure familiale, ou encore le monde du travail c'est ici le couple en tant que système qui est passé au microscope. En une vingtaine de fragments Joël Pommerat dissèque avec précision les états de l'amour, composant avec brio une fresque tragi-comique d'une densité passionnante. « La Réunification des deux Corées » est constitué de courtes scènes illustrant tour à tour thèse et anti-thèse d'une autopsie en bonne et due forme de l'amour. Certes cette forme en saynètes perd quelque peu le crescendo dramatique, ce texte n'est pas le plus chargé de Joël Pommerat mais le dispositif scénique est quand à lui extrêmement puissant et maintient le spectateur en haleine de bout en bout. A l'inverse de la structure circulaire utilisée pour « Ma chambre froide » par exemple, le très beau volume de la salle des Ateliers Berthier est ici fracturé en 2 espaces, les gradins de chaque côté libérant un unique couloir de jeu sur toute la longueur de la pièce. Le metteur en scène dessine ainsi des perspectives scéniques nouvelles, cette voie fuselée, ce long couloir sombre où les personnages parquent ressemble à s'y méprendre à une arène inquiétante. Ce défilé nous en sommes les spectateurs, des juges froids, à distance qui assistent implacables à la décomposition de l'entité Couple. La dissection du couple sera désabusée, auréolée d'une mélancolie pessimiste. Elle n'en est pas moins truculente par endroits, furieusement drôle même parfois par l'absurdité des situations dans lesquelles le sentiment amoureux peut nous plonger.

Le théâtre de Pommerat bien sûr est avant tout vecteur de sensations, porteur d'images sublimes et persistantes à l'instar des apparitions fantasmagoriques de ce chanteur androgyne à paillettes, sorte de David Bowie désenchanté. En combinant avec maestria ses éléments de scénographie de prédilection le metteur en scène installe comme à son habitude une atmosphère teintée d'étrangeté. Son esthétique mêlant les gris et les noirs sublime les lignes de fuite mises en lumière par cet espace bi-frontal, la création sonore contribue également avec force à la richesse de cet univers. La technicité des changements de décors est là encore à saluer, la forme séquencée est résolument maîtrisée à la perfection par la Compagnie Louis Brouillard. Chaque noir est en effet exploité en quelques secondes pour donner vie au fragment suivant. Enfin nous nous en doutions pour les avoir souvent plébiscités, les comédiens excellent dans cette partition sur mesure délivrant avec une intensité constante la parole de Pommerat pour un rendu hypnotisant. Une superbe occasion de découvrir ou redécouvrir l'univers de ce créateur incontournable !

CULTUREBOX

"La réunification des deux Corées" : les histoires d'amour finissent mal en général

Publié le 19/12/2014 à 10H21, mis à jour à 10H26

Par Sophie Jouve



A l'Odéon atelier Berthier le public prend place dans des gradins qui se font face, de part et d'autre d'un long ruban noir, sorte de miroir où vont se jouer une vingtaine de saynètes sur l'amour ou plutôt sur la difficulté d'aimer, que Joël Pommerat décline avec grand talent.

Le jour de ses noces une femme réalise que son futur époux a déjà flirté avec ses quatre sœurs. Une autre veut divorcer après 30 ans de mariage parce qu'il "n'y a jamais eu d'amour", un prêtre veut dédommager la prostituée avec laquelle il va rompre... Autant d'instantanés de vie taillés dans le vif, un peu à la manière d'un Raymond Carver, creusant la souffrance des êtres.

L'amour sous toutes ses coutures, et plutôt là où ça fait mal. Pommerat dresse un inventaire tragique, pathétique et burlesque de la relation entre les hommes et les femmes, aussi difficiles à réunir que les deux Corées. On est ému, mal à l'aise, parfois comme électrocuté par une décharge électrique inattendue, alors que l'on pensait tout savoir de la défaite amoureuse.

Il y a l'art théâtral de Pommerat, l'un de nos auteurs et metteurs en scène les plus talentueux, il y a les acteurs qui se démultiplient, tellement singulier et tellement pluriel. Tous remarquables : Saadia Bentaïeb, Agnès Berton, Yannick Choirat, Philippe Frécon, Ruth Olaizola, Marie Piemontese, Anne Rotger, David Sighicelli, Maxime Tshibangu.

Ils incarnent avec urgence et de manière incroyablement charnelle les situations les plus désespérées, comme ce mari qui fait marcher tous les jours sa femme atteinte de la maladie d'Alzheimer, ou ce couple qui s'invente des enfants.

Ces tranches de vie s'enchaînent sans lien entre elles, par de simples fondus au noir, dans un clair obscur inquiétant savamment dosé par le scénographe Eric Soyer.

On se laisse complètement embarquer par ces histoires caustiques et souvent accablantes, mais si pleine d'humanité. Et l'on se prend en sortant à chercher à son tour une définition à l'amour.

"La réunification des deux Corées" de Joël Pommerat à l'Odéon-Ateliers Berthier

Du 10 décembre au 31 janvier 2015. Séance également le 24 décembre et le 31 janvier.

1 rue André Suarès, Paris XVIIe

01 44 85 40 40



La fiction amoureuse

18 décembre 2014 • Artichaut • Pesticides



Après sa création début 2013, *La Réunification des deux Corées* revient à l'Odéon, et y reste jusqu'au 30 janvier. Cette « mosaïque de nouvelles » nous parle de l'amour comme il est rarement évoqué. Joël Pommerat nous offre une vision désillusionnée et superbe, honnête et terrible lorsque les hommes sont dépassés par leurs sentiments.

Note : 4,25 sur 5 artichauts

Dans *La Réunification des deux Corées*, deux masses de spectateurs se font face. Au milieu, un grand couloir, un « no man's land », une interface entre les deux. Dans cette interface, cette brèche, prennent place une vingtaine de fragments narratifs. Ces petites saynètes se finissent toutes mal, sauf une. C'est là qu'est exprimé la raison pour laquelle les deux Corées seront toujours deux. Jamais elles ne se rejoindront pour ne devenir qu'une. L'amour existe, mais il n'est jamais fusionnel ; ce n'est qu'une fiction qu'on utilise pour guérir des plaies ouvertes, mais qui n'y arrivera jamais. On pense notamment à ce couple qui revient dans son appartement après une sortie et ne retrouve plus ses enfants. Accusant la nourrice, l'homme et la femme se retrouvent acculés par leur propre mensonge, n'ayant engagé quelqu'un que pour conserver l'illusion qu'ils ont des enfants. Tous deux répètent, désespérés et implorant, que la nourrice doit leur dire où sont leurs enfants, car sans eux, ils n'ont rien, ils ne sont rien, ils ne peuvent discuter de rien et n'ont aucun point commun. Cet amour qui les unit n'est qu'une façade pour cacher leur profond malaise.

Dans une atmosphère brumeuse, au milieu des lumières du couloir qui changent à chaque fois, ces petits morceaux de vie arrivent et repartent aussitôt. Chacun apporte sa singularité dans la fresque amoureuse que peint Pommerat. Le spectateur a le rire grinçant, il est moqueur et certaines situations dans toute leur absurdité, utilisent l'humour pour dénoncer l'amour. Par exemple, ces trois concierges qui retrouvent le mari de l'une d'elle pendu, sans que celle-ci ne s'en aperçoive. Elle continue alors à répéter que ce divorce est la meilleure chose qu'elle ait faite, mais que, lorsqu'il sera enfin redevenu « comme avant », ils pourront se remarier. Au milieu de ces histoires, on retrouve une figure

fantomatique à la Bowie –magnifiquement interprétée par Agnès Berthon-, qui chante d'une voix grave et profonde.



Pommerat magnifie les peurs de chacun. La peur de faire face à une situation qui leur permettrait de se rendre compte que leur vie n'est basée que sur une fiction, à l'image de cet homme et de cette femme qui attendent tout deux leurs mari et leur femme, s'apercevant finalement qu'ils couchent ensemble. Tentant vainement de garder la face, ils finissent par faire semblant de ne pas entendre, et s'emmurent dans un optimisme terrible, affreusement triste. A l'image de ces deux auto-tamponneuses, dans une sorte de vision onirique, les hommes se tournent autour sans parvenir à se réunir par l'amour, celui-ci étant une fuite du concret

L'homme vit grâce à des mythes, et, chez Pommerat, l'amour est l'un d'eux.

Bertrand Brie

Dix idées de spectacles pour les fêtes

Le 16/12 à 18:03, mis à jour à 18:59



« Blanche Neige » de Preljocaj à l'Opéra Royal de Versailles

Le célèbre ballet chorégraphié par d'Angelin Preljocaj revient à l'Opéra Royal de Versailles, six ans après sa création. Cette version fidèle à celle des frères Grimm réunit vingt-six danseuses et danseurs, évoluant sur la musique de Gustav Mahler. Un spectacle aussi bien dédié aux enfants qu'aux parents, dans la lignée des œuvres majeures du répertoire de la danse telles que « Cendrillon » ou « La Belle au Bois dormant ».

Plus d'infos : « Blanche Neige » de Preljocaj à l'Opéra Royal de Versailles, du 17 au 21 décembre 2014.

« Un Américain à Paris » au Théâtre du Châtelet

Jusqu'au 4 janvier, le musical « Un Américain à Paris » donne à la scène du Châtelet des airs de plateau de cinéma. Autour des interprètes, le décor est presque léger, souvent mobile avec des paravents ou des parois sur lesquels sont projetées des vues de Paris. Les dialogues sont parfois laborieux, la danse, elle, toujours étourdissante. Les tubes s'enchaînent : « The man I love », « Liza » ; il y a un ballet dans le ballet, une belle dose de romantisme... A Paris c'est un triomphe. Qu'en sera-t-il à Broadway plus habitué aux effets faciles ? C'est une autre chanson. [Lire la suite](#)

Plus d'infos : « Un Américain à Paris » au Théâtre du Châtelet. Du 11 décembre au 4 janvier. 01 40 28 28 28.

« La vie parisienne » à l'Opéra national du Rhin

Cet opéra bouffe en quatre actes s'amuse des travers de la société, des plaisirs de la fête tandis que les bruits de bottes et des canons commencent à se faire entendre de l'autre côté du Rhin. Pour cette nouvelle production, la mise en scène a été confiée à Waut Koeken et la direction musicale à Claude Schnitzler. Un réinterprétation drôle, légère, au répertoire connu de tous.

Plus d'infos : « La vie parisienne » d'Offenbach à l'Opéra national du Rhin, Strasbourg, du 13 décembre jusqu'au 30 décembre.

Le Festival du Merveilleux aux Pavillons Bercy

Les Pavillons Bercy présentent pendant les fêtes leur Festival du Merveilleux. Le spectacle sera partout, dans les rues transformées en jardin poétique, au Musée des Arts Forains, au Théâtre du Merveilleux, dans les Salons Vénitiens et maintenant au cœur du Magic Mirror, une salle de bal des années folles. Jean-Paul Favand mettra en scène ses milliers d'objets de curiosités et invitera des

compagnies de spectacle vivant à se produire au sein de son univers enchanteur, peuplé de manèges, jeux et attractions d'époque exceptionnellement accessibles au public. conteurs, magiciens, trapézistes, équilibristes, funambules, marionnettistes, tous seront présents pour faire rêver les visiteurs de tous âges.

Plus d'infos : Festival du Merveilleux – Musée des Arts Forains – Pavillons de Bercy. du 26 décembre 2014 au dimanche 4 janvier 2015 de 10h à 18h.

« La Réunification des deux Corées » aux Ateliers Berthier

Un chanteur androgyne en habit de lumière, tel « The Thin White Duke » de David Bowie, orchestre un bal fantôme dans les nuages. Fumées, lumières fusantes, lignes de fuite irréelles... tout est superbe, magique dans la dernière image du nouvel opus de Joël Pommerat. Présentée pour plus d'un mois aux Ateliers Berthier (Odéon) « La Réunification des deux Corées » est une variation tragicomique sur l'amour, en saynètes poignantes, drôles et absurdes. Comme à l'accoutumée, le metteur en scène, enfant chéri du public et de la critique, se révèle un maître ès atmosphères, créateur de sensations inouïes. La réaction enthousiaste spontanée du public, tous âges confondus, ne saurait mentir. Même inaboutie, cette « Réunification des deux Corées » est un spectacle d'exception, à ne pas manquer. [Lire la suite](#)

Plus d'infos : « La Réunification des deux Corées » de Joël Pommerat aux Ateliers Berthier, du 10 décembre 2014 au 31 janvier 2015.

« Casse-Noisette » à l'Opéra Bastille

En deux actes (ou plus), « Casse-Noisette » nous plonge dans la féerie de Noël et les songes tourmentés d'une petite fille Clara. Un soir, elle se voit offrir un casse-noisette, pantin inanimé qu'elle tient dans ses bras avant de sombrer dans un profond sommeil. Elle plonge alors dans un rêve étrange où soldats de plomb, rats et chauve-souris se livrent bataille. La danse a plus ou moins d'importance selon les versions : celle de Rudolf Nouriev fait de la seconde partie un déluge de danses espagnole, russe, arabe ou chinoise. Un voyage en première classe dans des décors et costumes fastueux de Nicholas Georgiadis. [Lire la suite](#)

Plus d'infos : « Casse-Noisette » de Nouriev à l'Opéra Bastille, du 26 novembre au 29 décembre.

« Slava's Snowshow » au Trianon

L'univers absurde et poétique du grand clown russe contemporain, Slava Polunin, s'empare ce mois-ci du Trianon. L'artiste, aux cheveux hirsutes et à la combinaison jaune et rouge, pose ses valises dans la capitale jusqu'au 4 janvier, après s'être produit sur les plus belles scènes du monde. Le décor, s'inspirant des contes, des rêves et de la magie, est une ode à l'imaginaire. Tout est possible dans les spectacles du clown Slava Polunin : des toiles d'araignées géantes, des créatures vertes aux longs chapeaux-oreilles, une tempête de neige emportant les tristesses du public... Mêlant rire et tendresse, la troupe du Slava's Snowshow parvient à créer l'émerveillement chez les petits et les grands.

Plus d'infos : « Slava's Snowshow » au Trianon, du 3 décembre au 4 janvier.

« La Source » au Palais Garnier

En cette période festive, le Ballet de l'Opéra de Paris dame sans mal le pion aux ouvrages lyriques : d'un côté « Casse-Noisette » féerie enchantée qui ravit un public de tous âges. De l'autre la reprise de « La Source » et son dépaysement qui se pare des costumes de Christian Lacroix. Pour servir ces deux ouvrages, une grande partie des effectifs maison sont chaque soir ou presque à pied d'œuvre – et sur pointes ! Des ensembles, quelques solos virtuoses et des pas de deux où la fusion opère unissant les corps désirants. [Lire la suite](#)

Plus d'infos : « La Source » de Jean-Guillaume Bart. Opéra de Paris. Palais Garnier, jusqu'au 31 décembre 08 92 89 90 90 www.operadeparis.fr

« Rusalka » d'Antonin Dvořák

Opéra féérique de Dvořák, « Rusalka » s'installe du 15 décembre au 1er janvier à l'Opéra de Lyon. Rusalka, fille du monde des eaux, de la lune, des nuages et de la pluie, veut rejoindre le monde des hommes. Elle veut devenir femme pour un homme – le prince – qu'elle a vu parfois se baigner dans les eaux du lac et qu'elle a, invisible, tenu dans ses bras – étreintes que le prince a prises pour des caresses de l'eau. Par amour, elle renoncera à sa voix et finira rejetée du monde marin comme celui des humains. Un classique revisité de façon érotico-burlesque.

Plus d'infos : « Rusalka » d'Antonin Dvorak, à l'Opéra de Lyon, du 15 décembre au 1er janvier.

Cécilia Delporte

Joël Pommerat à l'assaut du "grand Amour"

Le 11/12/2014



Joël Pommerat reprend sur le plateau des ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon, à Paris, "La Réunification des deux Corées". Ce titre énigmatique renvoie à une "mosaïque" de fragments d'histoires d'amour, que le metteur en scène démystifie en désamorçant sa charge romantique.

« **C'est la guerre qui est sale comme ça** », clame l'un des personnages. Sale comme l'amour, qui fait souffrir et ne dure pas. Car quelle que soit sa forme, il a partie liée avec la séparation et la perte. C'est le pari de Joël Pommerat, l'auteur et le metteur en scène de La Réunification des deux Corées, présenté aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon, à Paris, jusqu'au 31 janvier 2015.

Pourquoi donc deux Corées ? Car le public est réparti de chaque côtés d'une « vallée » d'amour et de larmes, selon un dispositif bifrontal qui ménage un couloir sombre dont les extrémités sont renvoyées à l'infini dans les coulisses. Les spectateurs assistent à une vingtaine de fragments hétérogènes brochant autour des désillusions de l'amour, invités à se reconnaître chaque fois dans l'une ou l'autre des moitiés du couple qui tentent de s'expliquer sur scène.

Jamais là où l'on attend, recomposé, souvent trompeur, où est-il donc, l'amour ? La question traverse l'ensemble du spectacle. Joël Pommerat ne décide pas. Il met plutôt l'hypothèse encore vivace de Platon à l'épreuve des situations concrètes : est-il vrai que l'amour repose sur les retrouvailles de deux moitiés, originellement unies ? Dans le Banquet, le philosophe imagine que « *chaque fois donc que le hasard met sur le chemin de chacun la partie qui est la moitié de lui-même, tout être humain [...], est alors frappé par un extraordinaire sentiment [192c] d'affection, d'apparement et d'amour ; l'un et l'autre refusent, pour ainsi dire, d'être séparés, ne fût-ce que pour un peu de temps.* » Au contraire, chacun exprime le souhait « *de s'unir avec l'être aimé et se fondre en lui, de façon à ne faire qu'un seul être au lieu de deux. Ce souhait s'explique par le fait que la nature humaine qui était la nôtre dans un passé reculé se présentait ainsi, c'est-à-dire que nous étions d'une seule pièce : aussi est-ce au souhait de retrouver cette totalité, à sa recherche, que nous donnons le nom d'"amour".* »

Est-ce vraiment si beau, si simple ? Sommes-nous seulement faits pour vivre à deux ? Une simple observation de l'immense plasticité des couples aujourd'hui permet d'en douter. Le XXI^e siècle est devenu le grand laboratoire de la vie amoureuse, avec ses bizarreries. Le sociologue Ulrich Beck soulève ainsi un paradoxe : « *Comment expliquer que les gens désirent de plus en plus avoir des enfants, alors que les naissances reculent ? Que les divorces augmentent, mais qu'on éprouve la soif d'une idylle familiale, du paradis rédempteur que trouverait le couple ici-bas, de la parentalité, de l'amour ? [...]* C'est comme si l'amour revendiquait une réalité propre, contre la réalité de la famille et du mariage et contre la personne même dont elle doit libérer la véritable existence. »

« L'amour ne suffit pas »

Joël Pommerat ne s'y est pas trompé. Avec sa remarquable troupe, son goût pour les situations « vraies » et la beauté de son esthétique – mêlant onirisme et réalisme, comme dans La Grande et Fabuleuse Histoire du commerce – il démonte avec doigté cette machine amoureuse pour en exposer les rouages, tout comme Ruwen Ogien le fait avec les outils de la philosophie.

Ce dernier montre dans Philosopher ou faire l'amour, paru récemment, que « *l'idéal amoureux romantique est défectueux non parce qu'il est irréalisable dans nos sociétés mais parce que ses idées de base sont moralistes et conceptuellement infondées* ». Et de poursuivre, sans cynisme, en guise de conclusion : « *Lorsqu'on examine le retour de l'amour au sommet des préoccupations de nos penseurs, il ne faut pas oublier sa fonction conservatrice, puritaine, antisexuelle. Ce mouvement réactionnaire nous interdirait presque de penser que l'amour est parfaitement concevable hors des six idées de base que j'ai examinées, loin de tout asservissement à l'idée de couple, fidèle, obstiné, durable, éternel, etc.* »

C'est à cette entreprise de démolition heureuse que Joël Pommerat participe en exposant la difficulté à réunir ces deux hypothétiques Corées du cœur. Il ajoute sans nulle prétention que non seulement l'Amour, comme retour au grand Un, est une fable métaphysique, mais aussi qu'il « *ne suffit pas* ». L'idée du « grand Amour » ne suffit pas à épuiser l'immense complexité du monde, ouvert sur toutes les innovations normatives.

Quatorze spectacles pour les fêtes à Paris

Publié le 17/12/2014 à 07:00



À Paris ou autour, les théâtres sont ouverts et les comédiens, les musiciens, les artistes de cirque offrent de belles soirées à partager en famille ou entre amis. Le Figaroscope vous dévoile sa sélection, genre par genre, pour profiter des derniers jours de 2014.

• Les incontournables

La Vénus à la fourrure. Après le film de Roman Polanski, Jérémie Lippman met en scène la pièce de David Ives, créée en 2010 à Broadway. Elle s'inspire du roman de 1870 de Sacher-Masoch, écrivain puritain allemand dont les fantasmes ont donné la première définition du masochisme. Dans ce jeu de séduction et de domination entre une actrice et son metteur en scène, Marie Gillain et Nicolas Briançon font des étincelles.

La Vénus à la fourrure, Théâtre Tristan-Bernard (VIIIe). Durée: 1h45.

La Réunification des deux Corées. Sous un titre insolite, l'une des plus fascinantes créations de Joël Pommerat. Séquences brèves, scènes de couples, de famille. Gravité et humour se mêlent dans les lumières subtiles d'Éric Soyer et les comédiens changent de rôle et d'humeur avec virtuosité.

La Réunification des deux Corées, Odéon-Ateliers Berthier (XVIIe) jusqu'au 31 janvier. Durée: 1h50.

Les Cartes du pouvoir. Raphaël Personnaz et Thierry Frémont s'affrontent le temps des primaires démocrates. Manipulation, trahison, ambition, le thriller politique de Beau Willimon (*House of Cards*) est ici idéalement servi par une très bonne adaptation du metteur en scène Ladislav Chollat et du directeur du Théâtre Hébertot, Francis Lombrail.

Les Cartes du pouvoir, Théâtre Hébertot (XVIIe). Durée: 1h45.

• Les classiques

La Double Inconstance. Se rendre à la Comédie-Française est toujours un plaisir. Mais lorsque c'est pour entendre Marivaux, on est dans l'allégresse. Comme les sept comédiens de la troupe, légers et déliés sous la férule d'Anne Kessler. La mise en scène est inutilement compliquée, mais le charme opère.

La Double Inconstance, Comédie-Française(1er), en alternance jusqu'au 1er mars. Durée: 2h15 sans entracte.

Le Jardin des amours enchantées. Enchantée est aussi cette salle où, depuis plusieurs dizaines d'années, Attilio Maggiulli présente des œuvres de Carlo Goldoni. Costumes colorés, masques, c'est la commedia dell'arte dans sa joie et ses humeurs malicieuses.

Le Jardin des amours enchantées, Comédie Italienne (XIVe). Durée: 1h45.

• Les comédies

Deux hommes tout nus. Réduite à son argument, la pièce de Sébastien Thiéry pourrait sembler rudimentaire. Mais face à Isabelle Gélinas, Marie Parouty et l'auteur lui-même, François Berléand est grandiose, dans la panique comme dans le mensonge. Un homme saisi par ce qu'il croit un mauvais rêve et qui est peut-être la vérité de sa vie.

Deux hommes tout nus, Théâtre de la Madeleine (VIIIe). Durée: 1h40.

Pour combien tu m'aimes? Il n'y a pas que le boulot dans la vie de Lisa. Il y a aussi ces dîners pour lesquels l'intrépide trentenaire sollicite les services d'un «escort». Un soir, pourtant, elle n'aura d'autre choix que de faire avec les moyens du bord, à savoir: l'ouvrier qu'elle emploie. Ou quand deux mondes étrangers l'un à l'autre se télescopent. Jean Franco et Guillaume Mélanie ne reculent devant rien pour évoquer ce séisme aussi social que sentimental, servi notamment par une bande de filles (Maud Le Guénédal, Juliette Poissonnier et Marie-Aline Thomassin) au mieux de sa forme!

Pour combien tu m'aimes?, Palais des Glaces (Xe). Durée: 1h20.

• Seul en scène

Élie Semoun à partager. Kevina, «Mickeline», Rodriguez Père & Fils sont toujours de la partie. Mais l'ex-complice de Franck Dubosc offre surtout au public des profils de personnages «actualisés», comme ce candidat au djihad qui postule maladroitement via Skype. Pour fêter vos retrouvailles avec le roi des Petites annonces l'ayant rendu célèbre, il ne reste que trois dates avant sa tournée pour la pièce *Le Placard*, de Francis Veber.

Elise Semoun, La Nouvelle Ève, les 18, 19 et 20 déc. à 21h à (XVIIIe). Durée: 1h.

• Musicales

Les élans ne sont pas toujours des animaux faciles. Sous ce titre étrange, une fantaisie musicale et absurde, magistralement interprétée par Pascal Neyron, Emmanuel Quatra et Benoît Urbain. Écrit par Frédéric Rose et Vincent Jaspard, mis en scène par Laurent Serrano, un divertissement très original.

Les élans ne sont pas toujours des animaux faciles, Théâtre Michel (VIIIe). Durée: 1h30.

Novecento. André Dussollier rêvait depuis très longtemps d'incarner la belle et bouleversante histoire imaginée par l'auteur italien Alessandro Baricco. Il accède à son rêve accompagné d'une excellente formation de jazz avec, entre autres, au piano Elio Di Tanna, qui pourrait être ce jeune homme né et abandonné sur un transatlantique et qui devient un virtuose.

Novecento, Théâtre du Rond-Point (VIIIe). Durée: 1h30.

• Jeune public

On a perdu la Lune! Elle n'est plus au ciel! Où est-elle donc la Lune? Elle est sur Terre et veut devenir «star» Daphné Tesson a écrit un gentil conte très bien mis en images et incarné par trois comédiens qui ont de la grâce et de l'abattage, Sophie Carrier, Delphine Biard, François Genty. Les enfants adorent, surtout quand la Lune chante faux.

On a perdu la Lune!, Théâtre de Poche-Montparnasse (XIVe). Durée: 55mn.

T'Choupi fait danser l'alphabet. Trois ans après le premier spectacle musical ayant pour héros le petit pingouin en salopette bleue, ce nouveau show prend place dans un décor de salle de classe, où les lettres font des leurs De quoi amuser Lalou, Doudou, Pilou et T'Choupi.

T'Choupi fait danser l'alphabet, Casino de Paris (IXe) jusqu'au 4 janvier. Durée: 1h30.

• En piste!

Slava's Snowshow. Le spectacle enneigé du Russe Slava Polunin repasse par Paris. Dans le genre clown déprimé, et non déprimant, on ne fait pas mieux. Slava et ses acolytes sont des mimes géniaux et des gaffeurs mélancoliques. Sans prononcer une parole, ils en disent long sur la condition humaine. Un spleen à la Chaplin qui amuse et émerveille petits et grands.

Slava's Snowshow, Le Trianon (XVIIIe). Durée: 1h30.

Pégase et Icare. Le nouveau spectacle des Grüss réunit la famille au grand complet, des chevaux splendides pour des numéros de prouesses époustouflantes et une compagnie d'acrobates qui, dans l'air et dans l'eau, s'en donne à cœur joie.

Cirque national Alexis Grüss, Carrefour des cascades, bois de Boulogne (XVIe). Durée: 2h30.

La Réunification des deux Corées

30/12/2014



« J'ai l'impression d'être dans un téléfilm », c'est ce que dit un personnage, Christelle, en rupture de ban, et c'est ce que l'on peut penser effectivement... Avec *La Réunification des deux Corées*, on tombe dans un comique à peine subtil où les « putain » scandent à intervalle régulier les répliques comme autant d'aveux d'échec à proposer quelque chose de drôle et de profond à la fois : on jette une grossièreté pour rompre avec un discours et une allure plus raffinés des personnages et l'effet, croit-on, est garanti... Le problème est que ces grands emportements et autres scènes de reconnaissance ou de désespoir sont bien jouées mais sonnent faux parce que la ficelle, toujours elle, est bien trop grosse et qu'il semble que le but – faire rire plus que faire réfléchir- dépasse à chaque mot prononcé le fond aussi bien que la forme.

Cette forme, si léchée, si travaillée d'habitude chez Joël Pommerat, se trouve comme désolée, vaine et sans but ici. L'on ne comprend pas bien, par exemple, le dispositif bi-frontal adopté. Il ne présente guère d'intérêt autre que d'en mettre plein la vue dès l'entrée dans la salle si tant est qu'on y voie quelque chose. Il y a certes une plus grande proximité avec le public et toujours ce souci d'une visibilité pour tous plus importante, comme c'était le cas avec l'arène réservée aux spectateurs de *Ma chambre froide*, mais il n'y a pas de jeu entre les rives gauche et droite, pas de jeu non plus entre les comédiens et ces fenêtres que les spectateurs sont, pas même cette impression que, d'une lisière à l'autre, on assiste à un autre spectacle et donc à un spectacle unique.

L'on ne comprend pas bien non plus ce choix d'écrire en saynètes, comme si le monde ne pouvait être dit dans l'unité d'action si chère à Victor Hugo. Certes, cet éclatement était déjà fondamental dans le théâtre-diapositives de Pommerat mais cette rupture des noirs dans l'unité d'une histoire unique avait de la force et du sens, témoignant d'une vie qu'on ne peut contrôler dans ses moindres détails, d'une part de cette vie qui nous échappe ; elle laissait en outre au spectateur la possibilité de développer un imaginaire, de reconstituer à sa guise les jointures manquantes ou d'y laisser des points de suspension. Ici, la discontinuité est celle d'un vulgaire spectacle comique : il y a un fil conducteur plus thématique que fort et on ne fait qu'attendre le sketch suivant.

Décidément, les pièces-saynètes ne réussissent pas à Joël Pommerat – on pense à *Cet enfant*, même si le propos de *La Réunification des deux Corées* est bien moins cliché et artificiel -. Elles marquent indéniablement un épuisement chez l'auteur, le tarissement de son inspiration, un souffle trop court. On ne s'ennuie pourtant pas, les spectateurs rient, et pour beaucoup, de bon cœur, mais on attend autre chose qu'une somme de vaudevilles un peu faciles quand on connaît la capacité d'invention, de réécriture et de poésie de l'auteur, une capacité que l'on trouvait par exemple dans sa version de *Cendrillon* et qu'on ne trouve, ici, que dans le titre de la pièce, titre qui, au passage, n'avait pas besoin d'être repris par un des personnages. « Que dans le titre » ? Pas tout à fait, n'allons pas si loin. Des scènes nous intéressent, vraiment, celles où le flou est entretenu quant à la folie ou raison des personnages, où la réalité et le fantasme rivalisent, où la perte de repères trouble ; elles sont cependant le plus souvent gâchées par ces artifices de langage et de posture qui laissent une impression de déjà-vu qui rend trop éphémère le surgissement de l'inattendu et du saugrenu.

"La réunification des deux Corées" : Joël Pommerat en grand meneur de troupe

Du grand théâtre qu'il faut voir pour l'excellence des acteurs, l'intérêt des situations et l'originalité de la mise en scène.

Publié le 5 Janvier 2015



L'auteur

Figure majeure du théâtre français contemporain, "l'auteur de spectacle" Joël Pommerat, né en 1963, ne monte que ses propres textes. D'abord acteur, il se consacre à l'écriture dès 23 ans et crée ses premiers spectacles au Théâtre de la Main d'Or, à Paris. Il fonde la Compagnie Louis-Brouillard, en 1990. Ancrées dans le monde actuel, les pièces de Joël Pommerat, (" Cercles/Fiction", "Ma chambre froide"etc...) posent des questions sur l'humanité ; et ses personnages sont un condensé de la société.

Thème

"La Réunification des deux Corées", c'est un nom bien énigmatique pour une pièce composée d'une vingtaine de petites saynètes, qui ont pour thème l'amour et l'incommunicabilité entre les êtres. Des personnages ordinaires sont confrontés à des situations souvent tragiques, nourries de malentendus, de mensonges, de dialogues de sourds...

Points forts

- Les neuf formidables acteurs - Saadia Bentaïeb, Agnès Berthon, Yannick Choirat, Philippe Frécon, Ruth Olaizola, Marie Piemontese, Anne Rotger, David Sighicelli, Maxime Tshibangu -, fidèles depuis des années à Joël Pommerat, interprètent à la perfection ces personnages remplis de contradictions, qui sont à la fois émouvants, pathétiques, et parfois violents. Comme cette femme mariée depuis 20 ans, au mari irréprochable, qui veut divorcer parce qu' "il n'y a plus d'amour"; ou cet ex-mari qui débarque dix années après, parce qu'il n'avait pas dit "au revoir" à sa femme; ou encore cette soeur qui refuse que sa jumelle se marie avec l'homme qu'elle aime aussi: "Je ne survivrai pas si vous vous mariez... Prouve-moi que tu l'aimes plus que moi..." Les situations évoluent, souvent dans le tragique, mais rarement comme on l'aurait imaginé au départ.

- C'est à la fois intime et spectaculaire. La pièce, dont la mise en scène est signée Eric Soyer, se déroule sur un grand couloir très sombre, telle une large frontière comprise entre deux estrades où se tiennent les spectateurs, qui se font face. Comme celle qui sépare la Corée du Nord et celle du Sud... La pénombre des éclairages, très étudiée, sculpte l'espace dans lequel les acteurs jouent; l'atmosphère est à la fois proche et étrange, toujours soutenue par une musique.

- Les scènes s'enchaînent selon un jeu impressionnant d'apparition et de disparition des acteurs: à peine la scène terminée, un noir profond se fait dans un silence absolu, suivi immédiatement de l'apparition de nouveaux personnages, et d'un nouveau décor... comme au cinéma. C'est stupéfiant.

Points faibles

Peut-être la longueur du spectacle (presque deux heures). Retirer deux ou trois scènes ferait qu'on resterait sur sa faim, alors que là, au bout d'une heure et demie, on a envie que cela se termine... D'autant plus que les sièges sont étroits et inconfortables.

En deux mots

Du grand théâtre qu'il faut voir pour l'excellence des acteurs, l'intérêt des situations et l'originalité de la mise en scène.

Une phrase

"J'ai beaucoup réfléchi. Cela ne suffit pas. On s'aime, mais cela ne suffit pas. Je suis désolée..."

Recommandation

En priorité 

Informations

"La réunification des deux Corées", de Joël Pommerat. Odeon-Ateliers Berthier. Mise en scène: Eric Soyer.

Le Théâtre côté Coeur

Louis Jouvet disait "Au théâtre il n'y a rien à comprendre, mais tout à sentir". Au théâtre le côté Coeur c'est celui du coeur. Je me suis inspirée de ces deux notions pour le nom de ce blog qui a pour objectif de vous faire partager ma passion pour le théâtre, mes coups de coeur, mes impressions, mes envies, mes émotions, et vous donner envie d'aller au Théâtre à Paris ou ailleurs.

samedi 3 janvier 2015

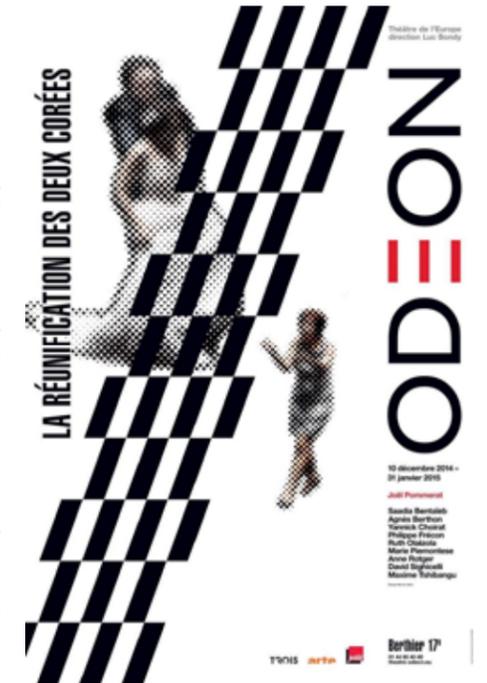
LA RÉUNIFICATION DES DEUX COREES AMOUR ET DÉSAMOUR

"CAR CE MONDE CROULE SOUS LE DÉSAMOUR"

Créé il y a deux ans à l'Odéon - Théâtre de l'Europe, LA RÉUNIFICATION DES DEUX COREES est une **succession d'une vingtaine de scènes** sur le thème de l'amour et du désamour, et s'inscrit complètement dans le travail de Joël POMMERAT sur les interrogations de l'individu sur son sentiment d'exister.

Utilisant un **dispositif scénique bi-frontale** il reproduit la confrontation entre les individus. Il en faudrait peu pour que l'on se retrouve sur un ring de boxe. Les couples se succèdent, s'interrogent sur leur lien, se déchirent, se séparent, se retrouvent, se découvrent, se rapprochent, s'inventent.

Autant d'**histoires désenchantées** qui laissent un goût amer sur l'amour ou l'amitié. Comme ce couple qui fait appel à une baby-sitter pour garder des enfants qui n'existent que dans leur envie ou leur besoin, cet homme qui revient au bout de 10 ans pour seulement dire "au revoir" à son ex-femme et mieux repartir, cette femme qui hésite à suivre un fantôme de son passé, cette autre qui sur le chemin de l'autel au jour de son mariage découvre que toutes ses sœurs ont eu une aventure avec son futur époux, ces deux voisins qui attendent ensemble leur conjoint respectifs et se refusent à tomber dans le piège de la séduction par fidélité, cette prostituée trahie par son client un pasteur qui va se marier, ces deux hommes à l'amitié indéfectible qui vont s'entre tuer pour un malentendu. Et comme les Rita Mitsuko on a envie de dire que définitivement "**les histoires d'amour finissent mal, en général**", s'il n'y avait pas une petite scène quand même pour donner un peu d'espoir.



COMMENT EXPRIMER ? COMMENT EXISTER ?

Au travers de **ces tranches de vie Pommerat** nous interroge sur ce qui donne aux individus le sentiment d'exister, ce besoin d'aimer et d'être aimé, sur ce qui fait qu'à un moment la rupture semble la seule issue possible. Qu'est-ce qui fait que nous sommes ? Ce besoin d'exister dans le regard de l'autre, dans la pensée de l'autre, dans l'attente de l'autre ? Des scènes qui **plongent dans l'intimité** des individus, dans ce qu'ils ont de plus profond, et qui sont néanmoins spectaculaires par leur richesse en image et en sensation. Ce qui fait le plus écho, comme dans CENDRILLON, **ce n'est pas tant le sentiment que la capacité à l'exprimer**. "*L'amour n'existe pas, c'est un concept*" dit l'un des personnages à une jeune femme enceinte qui refuse d'avorter et rayonne de bonheur en imaginant son futur avec ce jeune drogué de futur père. Pommerat nous parle d'amour, de désamour, de couple et de solitude, de **la douleur d'aimer et d'être**, de la difficulté de communiquer. Et malgré la noirceur globale du propos on ne sort pas du spectacle avec un sentiment dépressif, mais avec l'envie de croire que le positif est possible. "*Car ce monde croule sous le désamour*". A nous spectateur de

chercher les raisons de ces failles, de ces ruptures, et peut-être de trouver cette ligne sur laquelle peut se faire cette **réunification des êtres**.

LA PATTE POMMERAT / SOYER

Chaque metteur en scène a son style, sa patte. Le travail de Pommerat avec son scénographe et éclairagiste **Eric SOYER**, sans jamais être tout à fait le même à pour caractéristique cette **capacité à créer des espaces qui sont comme sculptés par la lumière**. Dans ce dispositif bi-frontale qui crée une plus grande proximité entre les comédiens et le public, les jeux de lumière renforcent l'intensité du jeu des comédiens. Les noirs sont très noirs permettant une mise en place invisible des quelques éléments de décor propres à chaque scénette et créant un sentiment de déstabilisation chez le spectateur qui ne sait jamais à quoi s'attendre lorsque la lumière revient. La disposition même qui met face à face un public scindé en deux interpelle sur **la fracture des sentiments** qui se joue sur la scène, laquelle devient un interstice dans lequel s'engouffre le mal être des différents protagonistes, faisant de ce fait du spectateur un témoin de l'intime.



Et puis il y a la bande son. Car c'est plus qu'un **environnement sonore**. La musique est omniprésente (et c'est vrai que parfois on aimerait qu'elle se fasse plus discrète). Elle participe à créer l'ambiance, nous emmenant parfois entre rêve et réalité à la limite du fantastique, passant de la clarté des projecteurs à l'ombre inquiétante d'une allée ou d'une route de province ou d'une banlieue où il ne fait pas bon traîner ou bien encore dans l'intimité d'un foyer bourgeois. A noter la touche d'ambiguïté créée par **Agnès BERTHON**, celui ou celle qui chante, dont les intermèdes musicaux ne manquent pas de saveur. Et si je regrette d'une manière générale l'utilisation des micros cette fois-ci son usage participe par moments à créer une distance nécessaire entre les situations et les spectateurs.

L'ensemble est porté par de formidables **comédiens au jeu d'une extrême précision** qui nous transmettent avec force tout le dérisoire, le tragique, l'humour noir, le fantastique, l'irréel, l'absurde, le tragique, le sensé ou l'insensé, le désespoir ou l'espoir des situations pour créer au final une sorte de **jubilation** en opposition avec le pessimisme du texte.

En bref : une plongée au fond de l'âme qui cherche à sonder le besoin d'aimer, le désir d'avoir, la difficulté d'être et de communiquer. Une noirceur sublimée par une scénographie pointue et des comédiens au jeu jubilatoire. Un spectacle comme une ouverture sur les fractures des êtres et les élans contradictoires de la vie et des sentiments.

CULTUREBOX

Joël Pommerat: "Seulement l'amour ne suffit pas".

Publié le 14/01/2015 à 20H01, mis à jour le 14/01/2015 à 20H00

Par Savannah Macé



De retour aux Ateliers Berthier, La Réunification des deux Corées, prouve une fois de plus le talent et le style unique de Joël Pommerat. Des scènes s'enchaînent au cœur d'un dispositif bi-frontal miroir de notre propre réalité. Nul lien entre ces hommes et ces femmes, si ce n'est le fil conducteur de l'amour et du rapport à l'autre. Un moment bouleversant d'humanité et de force dramatique.

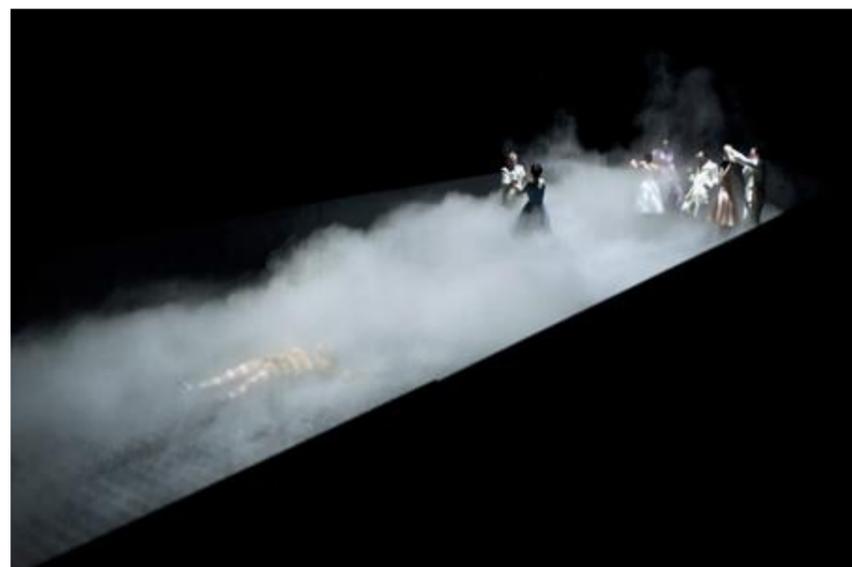
Deux ans après sa création, des silences planent toujours, les mêmes instants sans fausse note, loin des clichés pathétiques qu'a souvent inspiré ce thème universel tellement abordé. Pommerat nous offre, en toute simplicité, la représentation d'une réalité bien trop dure et incompréhensible, une perte de repères engendrée par la puissance de ce sentiment. Faut-il faire confiance à l'autre et s'abandonner ? Doit-on trouver un équilibre en soi et non à travers l'autre? Quelle influence a-t-il sur nos désirs et nos actes? La solution pour échapper à ce genre d'interrogation, reste de se voiler la face et de se fondre dans nos croyances mensongères.

La Réunification des deux Corées, ce serait comme une tentative de réunir ces deux êtres tant opposés. Comme la réconciliation, la paix ultime entre l'homme et la femme trop souvent incompris, unis dans leur malheur conjugal. Démonstration du pouvoir de l'amour comme force dépendante et dévastatrice. Ce sentiment incontrôlable nous pousse tous à l'irrationnel et nous enferme dans des tours de verre indéchiffrables pour l'autre. C'est cette tentation, cette attraction inqualifiable qui nous ronge et nous domine, qui flotte au sein de ce long couloir scénique. On ne peut vivre sans l'autre car c'est lui qui nous renvoie à la conscience de notre réalité. C'est par ses yeux que nous existons. Qu'il s'agisse ici du médecin, de la prostituée, de la mère de famille, du professeur dévoué, du couple mythomane ou de l'ami fidèle, tout être a besoin de cet amour et de cette reconnaissance. Certains le traquent, d'autres le fuient ou s'y cramponnent, mais malgré tout et quelle que soit sa forme, il subsiste.

Magie froide

À travers leurs jeux poignants, les comédiens de La Compagnie Louis Brouillard, parviennent tous, sans exception, à s'immiscer au plus profond de chacun de nous en nous ébranlant. La plus discrète de leur émotion est juste, sincère et surtout authentique. À deux doigts d'oublier que nous sommes au Théâtre, les yeux rivés sur ces âmes blessées, nous éprouvons toute la froideur et la lourdeur de cette société en manque d'amour.

Malgré sa vision d'une existence, le metteur en scène n'en sacrifie par pour autant la magie mais aussi la froideur, qui illustre toute l'authenticité de son univers. Toujours dans une volonté de décor épuré, encore plus que de coutume, toute l'atmosphère réside dans le jeu des lumières et dans ce dispositif scénique. Un long couloir vide sépare les deux gradins de spectateurs qui se font face. Une allée que les comédiens parcourent de long un large, un chemin d'évolution et de passage qui nous renvoie à notre propre traversée. Une scénographie qui introduit le mouvement des êtres et perpétue le temps de la vie qui défile. Grand adepte d'effets cinématographiques, comme dans *Cendrillon*, un conte qu'il avait revisité, Pommerat projette des sols d'intérieurs imprimés sur le sol de la scène. À cela s'ajoute une pénombre constante et inquiétante qui rappelle un onirisme enivrant et propre aux contes. Un brouillard et une fumée nous encerclent et nous confondent afin de mieux se chercher. Seule la beauté saisissante d'un chant sort de l'étincelante blancheur solitaire et nous ensorcelle, prolongeant le mystère.



Scénographie d'Eric Soyer © Elizabeth Carecchio

Comme à son habitude, mais ici avec davantage de charisme et encore plus d'humanité et de sensibilité, Joël Pommerat, accompagné de ses irremplaçables comédiens, nous font témoins des êtres écorchés que nous sommes, reflets de toute une complexité. Extrême moment de vie suspendu, sublime instant de théâtre qui s'ancre dans nos chairs au-delà des frontières de cet inoubliable spectacle.

[La Réunification des deux Corées](#), texte et mise en scène de Joël Pommerat
Aux [Ateliers Berthier](#), Théâtre de L'Odéon, 1 rue André Suarès, Paris 17^e
Jusqu'au 31 janvier 2015



La Réunification des deux Corées

Moussa Kobzili janvier 1, 2015



Le jeu de Pommerat ! Ne vous fiez pas au titre, l'un des derniers spectacles de Joël Pommerat n'a rien à voir à priori avec une éventuelle réconciliation des deux pays ennemis mais bel et bien avec les histoires de la vie, celles de couples au bord de la rupture, celles de d'amour perdu ou éperdu, celle de fantômes du passé qui ressurgissent inopinément, celles d'amours passagères ou de passagers monnayant leur amour.

Vous l'aurez compris, il semble être question d'amour ! Mais il serait très réducteur de résumer le propos à cela, ça va plus beaucoup plus loin. Pommerat nous invite de manière vertigineuse à une intrusion dans le cœur des êtres ; une opération à cœur ouvert en quelque sorte ; un voyage presque initiatique à couper le souffle !

Entre ombres et brouillard

Et pour nous faire subtilement voyager, le metteur en scène imagine un plateau tout en longueur et en bi-frontal, le public s'entrevoit en miroir dans les spectateurs d'en face comme pour nous prévenir que les scènes que nous allons découvrir pourraient être nos propres vies. Une vingtaine de séquences aux histoires et aux protagonistes différents vont alors se succéder sous nos yeux ébahis. Et il manquerait de superlatifs pour qualifier la qualité des changements de scènes : un noir absolu, magnifique, dans lequel on ne distingue presque rien et puis hop, d'autres personnages apparaissent comme par enchantement.

On dirait du cinéma, c'est magique ! Réussir cela en étant si près des spectateurs tient tout simplement du génie. Et du génie, Pommerat en a à revendre : il imagine une scénographie tout en finesse et en intensité où les ombres joueuses viennent caresser la lumière, où le brouillard terrifiant vient révéler l'insondable, où les âmes se révèlent à elles-mêmes et errent comme les spectres d'amours déçues ou enflammées. C'est très beau. Le jeu volontairement collectif des acteurs, tous parfaits, vient sublimer le décor imaginaire ; ils sont plus vrais que le vrai, nous touchent profondément par l'humanité et la sincérité qui émanent d'eux.

C'est prenant... Et dans ce tourbillon d'émotions et de blessures qui ne cicatrissent peut-être jamais, on finit par se dire que ces histoires qui semblent venir d'endroits différents sont en réalité extrêmement liées les unes aux autres, tissant la toile de l'existence avec leurs fils ténus, fragiles, ceux des relations humaines et de leur engendrement. Et comme le dit l'un des personnages à la femme qu'il croit aimer : « Notre relation, je pensais que c'était l'union parfaite comme si les deux Corées se réunifiaient ». Vous saisissez, à présent ? Ne ratez sous aucun prétexte cette merveille à l'Odéon jusqu'à fin janvier. Alors, vous commencerez très bien l'année !

LE RENDEZ-VOUS

LA RÉUNIFICATION DES DEUX CORÉES

SÉRIE THÉÂTRALE
JOËL POMMERAT

T Etonnante expérience de spectateur, toujours, que les créations de Joël Pommerat et de sa compagnie, baptisée en 1990 « Louis Brouillard ». Nom inventé, juste à l'opposé peut-être de celui de Louis Lumière, le lumineux inventeur du cinéma. Chez les Pommerat s'exerce en effet au plus haut, au plus énigmatique la magie du théâtre. Sans chercher à flirter avec les images réalistes, nettes et cadrées du septième art. Ici, tout est ombre et pénombre, incertitudes et tremblements. Ici, on entre comme par effraction au cœur de nuits sourdes, pleines de chuchotements et de mystères. Jusqu'à l'entêtante sensation d'assister à des spectacles en noir et blanc, sortis d'antique mémoire, épurés par le temps... L'oreille du public est forcée de s'y tendre, plongée qu'elle est dans un riche et touffu univers sonore ; l'œil d'y percer les obscurités. Depuis plus de vingt ans, l'auteur-metteur en scène et ses comédiens compagnons nous entraînent dans des univers paradoxaux. A la fois irréels, oniriques, et souvent inspirés pourtant de la plus sinistre réalité économique, sociale, historico-politique. Pommerat nous offre à sa façon la saga d'une certaine France d'aujourd'hui, une comédie humaine hexagonale passée au tamis des rêves et des songes, des désirs secrets et des secrètes frustrations.

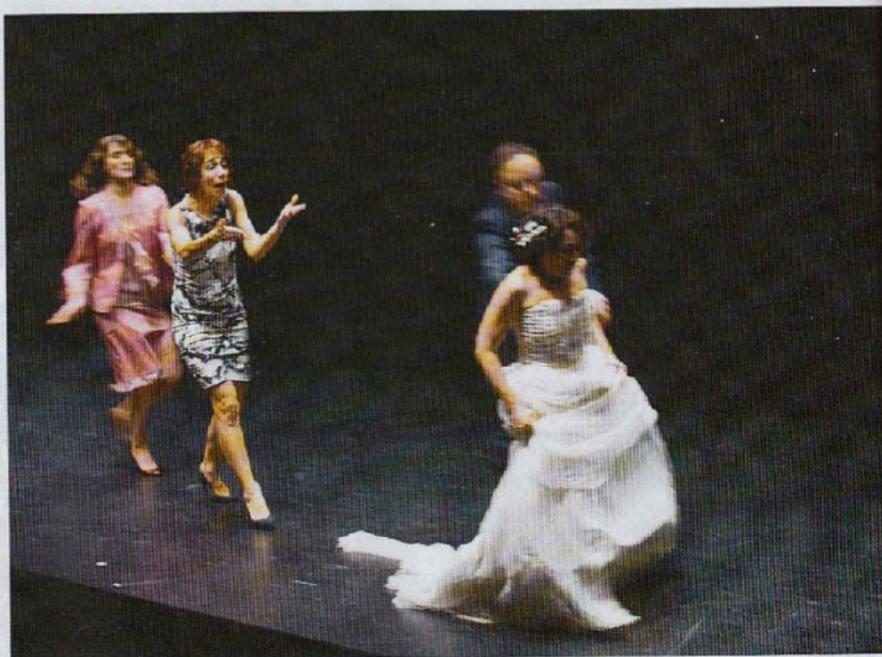
Aurait-il envie de se rapprocher davantage de spectateurs dont de spectacle en spectacle il orchestre à merveille les sensations, les impressions ? Voilà qu'il a choisi, pour *La Réunification des deux Corées*, un espace bi-frontal, où les acteurs marchent et jouent sur une large allée comme pavée, au milieu de deux gradins se faisant face. C'est la première fois que cet adepte des scénographies singulières choisit ce dispositif – déjà utilisé par Ariane Mnouchkine (*Les Éphémères*) et Patrice Chéreau (*Phèdre*) –, où l'intimité du propos semble se partager avec plus de complicité. Et il en faut pour aborder l'amour, le thème qu'il a aujourd'hui adopté, travaillé comme toujours au fil d'improvisations avec sa troupe.

L'amour, ou plutôt le manque d'amour, l'incapacité d'aimer, la vanité d'aimer ? *La Réunification des deux Corées* s'ouvre sur cette séquence – piochée dans *Scènes de la vie conjugale*, d'Ingmar Bergman – où une mère de trois grands enfants, petite-bourgeoise discrète, modeste, vient demander le divorce juste parce qu'elle n'a jamais connu l'amour dans son couple sans histoire. Et elle veut maintenant connaître l'amour, les frissons de l'amour, ou ce qu'elle s'en imagine. Deux petites heures durant, en courtes scènes sans lien entre elles, en quelques instantanés de vie amoureuse, familiale, amicale, les Pommerat vont conjuguer sur tous les tons, ou plutôt sur tous les drames, ces vertiges, ces crimes, ces solitudes et ces vides, où mène ce qu'on appelle amour. En est-ce ? Quel gouffre, quel manque cache-t-il ? Pourquoi ce couple sans enfant, par exemple, engage-t-il une baby-sitter ? Pourquoi ce nouveau marié a-t-il flirté avec les trois sœurs de sa future épouse ? Pourquoi ce fantôme

me d'amour de jeunesse revient-il ? Qu'est-ce qu'on oublie d'un amour ? Qu'est-ce qui y ramène ? Pourquoi on en meurt ? Elle est forte et poignante, la silhouette du pendu qu'on aperçoit en haut de la scène...

Si certaines situations évoquent celles – théâtrales ou romanesques – de quelques mélancoliques Viennois du début du XX^e siècle – Arthur Schnitzler ou Stefan Zweig –, la ronde sentimentale de Joël Pommerat s'inspire curieusement bien plus des séries télé bas de gamme ou de la nouvelle tendance « scripted reality » (ou fictions du réel) du petit écran. La merveille est qu'à une ou deux exceptions près (caricaturale scène du curé de paroisse renonçant à sa maîtresse parce qu'il a enfin trouvé l'amour...), il parvient à sublimer les émotions à deux sous, à transformer les affrontements mélo en tragédies de l'âme et du cœur. En aspirations magnifiques et misérables vers on ne sait quel bonheur supérieur, quel accomplissement de soi, et dont tous ces quêteurs d'amour reviennent déçus. Forcément déçus. Appel informulable (et informulé) à un amour supérieur, métaphysique, seul capable d'étancher toutes les soifs ? Jamais Pommerat ne va jusque-là. Son théâtre est ostensiblement ancré dans la matière, le corps. C'est pour cela

Une comédie humaine hexagonale passée au tamis des désirs secrets et des secrètes frustrations.



■ On aime un peu ■ Beaucoup ■ Passionnément ■ On n'aime pas

peut-être qu'il suggère tant l'esprit. A 50 ans, Pommerat paraît viser ici un nouveau type d'écriture, familière et proche. Mais son chapelet d'amours disloquées sur fond de vieux tubes pop à peine audibles ne prête jamais à la facilité. Les comédiens ne sont ni sexy, ni glamour, plutôt mal fagotés, plus si jeunes et la chair triste. Ne les distingue que leur diction précise, forte, lancinante, comme sortie de la nuit des contes (on se souvient que le metteur en scène a superbement adapté *Le Petit Chaperon rouge* en 2004 et *Cendrillon* en 2011), tandis qu'un crooner androgyne en costume blanc à paillettes vient susurrer ses chansons tristes. Et Pommerat de nous promener en magicien d'une sensation l'autre, d'une émotion l'autre, d'un rire l'autre. Car on rit, souvent, des situations calamiteuses qu'il nous offre. Et pour leur calamité même.

Comment parvient-il à n'être jamais vulgaire, jamais sordide en se nourrissant du vulgaire des cœurs, du sordide des têtes ? On se souvient que pour tenter d'expliquer le génie du danseur Nijinski Diaghilev disait qu'il ne sautait pas forcément plus haut que les autres, mais qu'il restait, lui, quelques secondes suspendu en l'air. Comme arrêté. Pommerat nous suspend en l'air. Par l'infini mystère de son espace crépusculaire, la qualité des lumières, des ambiances sonores, la dignité, la simplicité extrêmes du jeu des acteurs, aussi. Parce que c'est beau, simplement. Regardez juste le sol de la scène durant le spectacle. Vous aurez l'impression qu'il bouge, ou que vous bougez... Vous voilà embarqué dans un fascinant manège. – Fabienne Pascaud

À PROPOS DU TITRE

« Il faut peut-être parler du titre, *La Réunification des deux Corées*, raconte Joël Pommerat... S'il y a un certain mystère du titre, évidemment, il faut qu'il soit préservé. C'est comme la fin d'un film à suspense, il ne faut pas la raconter à ceux qui font la queue devant le cinéma. C'est essentiel. Pour moi, le titre est quelque chose qui doit se révéler à celui ou à celle qui est plongé dans l'œuvre. C'est à ce moment-là qu'il prend tout son sens. Avec *Les Marchands*, *Cercles/Fictions* ou *Ma chambre froide*, c'était déjà le cas : on ne peut pas comprendre tout ce que veut signifier un titre avant d'y être allé voir. Ce titre-ci est particulièrement énigmatique, c'est vrai. Il faut lui garder son étrangeté. Il provoque l'imagination, et, par là, c'est déjà le travail de la pièce qui commence. L'imagination n'est justement pas sans rapport avec ce dont il est question dans cette pièce. »

Mise en scène
Joël Pommerat
| 2h | Jusqu'au 3 mars,
Théâtre de
l'Odéon-Ateliers
Berthier, Paris 17^e
| Tél. : 01 44 85 40 40.

CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | SCÈNES | ARTS | FORMES | CONNEXIONS

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



« LA RÉUNIFICATION DES DEUX CORÉES »

Joël Pommerat et ses comédiens compagnons traquent l'amour ou son absence. Ils nous entraînent dans une ronde sentimentale, suite de scènes familières, tragiques et drôles.

Joël Pommerat ou l'amour en noir

24/01/13

Nathalie Simon



Répétitions de *La Réunification des deux Corées*, le 5 janvier, au Théâtre de la Colline, à Paris.

Avec *La Réunification des deux Corées*, l'auteur et metteur en scène ensorçèle son public grâce à des histoires désenchantées mais pleines d'humanité.

Avec sa dernière création, *La Réunification des deux Corées*, [Joël Pommerat](#) étonne et enchante. De nouveau. Il ne faut pas se fier à la connotation géopolitique du titre. L'auteur-metteur en scène quinquagénaire décline le verbe «aimer» à travers une «mosaïque» d'histoires d'amour raté, d'amitié instable, de famille déchirée. Une fois seule, il évoque l'amour heureux et fait entendre *How Deep Is Your Love*, le tube des Bee Gees. Pourtant, les saynètes qu'il raconte «finissent mal en général».

«L'amour n'existe pas, c'est un concept, une connerie!» assène l'un des protagonistes, qui incite une jeune femme à avorter. Elle refuse au nom des sentiments qu'elle éprouve pour le père du bébé, un droqué. Voilà pour donner le ton du spectacle. Joël Pommerat s'est inspiré du scénario de *Scènes de la vie conjugale*, de [Bergman](#), pour écrire ce qu'il désigne comme le premier «fragment fictionnel» : une femme répète qu'elle veut divorcer «parce qu'il n'y a pas d'amour» et

qu'il n'y en a jamais eu. Il a aussi puisé dans Schnitzler (*Rien qu'un rêve* et *La Ronde*), pour trois autres «fragments». C'est tout.

Un «chemin de vie»

Le fondateur de la bien nommée compagnie Louis-Brouillard donne à voir des tranches de vie, empruntées à la réalité et à l'imaginaire: un homme et une femme attendent leur conjoint respectif, un mari fait «marcher, comme tous les jours» son épouse trahie par sa mémoire, un prêtre rompt sa relation avec une prostituée, un père félicite son fils qui part à la guerre...

Joël Pommerat signe au total une vingtaine de courtes traqi-comédies. Elles n'ont aucun lien entre elles si ce n'est une large part de tristesse et de noirceur. L'une d'elles flirte même avec le fantastique. Il utilise les mêmes procédés narratifs que pour *Cercles/Fictions*, en 2010, mais, à la place des sièges installés autour d'une piste de cirque, les gradins sont disposés de part et d'autre d'un «chemin de vie» qui traverse la salle des [Ateliers Berthier](#). Tout du long déambulent des êtres ordinaires, désenchantés, fragiles, qui portent des bagages trop lourds pour eux. Quelquefois familiers. Caché par l'obscurité ambiante, le spectateur est un témoin, tour à tour en empathie avec les personnages, empli de compassion et moqueur. S'il rit - rarement- de leurs déboires, c'est d'un rire embarrassé, acide ou glacé.

Héros du quotidien

Éric Soyer, scénographe très doué, enveloppe ces héros du quotidien dans des clairs-obscurs vaporeux et opère de rapides changements de décors à l'aide de fondus au noir et de mélodées ensorcelantes. Elles sont interprétées par l'actrice et chanteuse Agnès Berthon, une artiste magnifique, entre Grace Jones et Serge Gainsbourg.

Les musiques pop-rock-électro d'Antonin Leymarie et les sons de François et Grégoire Leymarie servent ses intonations précises, graves et fortes. Les autres comédiens - Saadia Bentaïeb, Yannick Choirat, Philippe Frécon... - sont en si parfaite osmose avec leurs personnages qu'on les croirait recrutés dans la rue! Après *Cendrillon* et *Ma chambre froide*, *La Réunification des deux Corées* prouve une fois encore que Joël Pommerat est l'un des meilleurs auteurs et metteurs en scène d'aujourd'hui.

Jusqu'au 3 mars, [Ateliers Berthier Odéon](#), puis en tournée. Tél.: 01 44 85 40 40. www.theatre-odeon.eu

THÉÂTRE Le metteur en scène crée à l'Odéon-Ateliers Berthier «la Réunification des deux Corées», un kaléidoscope acerbe des relations humaines.

Pommerat, auteur des «Corées»

Par **GILLES RENAULT**

«Je t'aime! – Mais cela ne suffit pas!»... «Je t'aime! – Mais cela ne suffit pas!»... L'un implore, tandis que l'autre tourne les talons. Allongé dans un lit, à moitié dévêtu, l'homme a beau argumenter, il voit la femme le quitter. A la souffrance morale, s'ajoute l'expérience physique du départ, d'autant plus douloureux que lentement irrévocable, puisque la décision est prise, aussi ferme qu'unilatérale. Ces deux-là se sont sans doute crus inséparables et, pourtant, plus rien ne sera jamais comme avant. La scène, qui ne dure qu'une poignée de minutes, n'est pas la plus marquante du spectacle; néanmoins, elle résume avec une justesse lapidaire la quintessence du propos, fondé sur la dissection de cette difficulté confinante à la gageure qu'auraient les êtres à s'entendre.

Malentendu, lâcheté, mensonge, trahison, frustration, mesquinerie, aliénation, duplicité, incompréhension, perversion... Dans la *Réunification des deux Corées*, sa dernière création présentée aux Ateliers Berthier de l'Odéon – dont il est artiste associé jusqu'en juin – Joël Pommerat n'y va pas avec le dos de la cuiller question étude comportementale. Mais ce que cet énoncé ne dit pas, c'est le savoir-faire avec lequel l'auteur et metteur en scène expose ces mille et une turpitudes, ici réunies en une vingtaine de saynètes implacables.

FIGURES ANONYMES. Deux heures durant, les neuf comédiens de la compagnie Louis Brouillard (fondée en 1990 par Pommerat) enchaînent ainsi les figures, la plupart anonymes (La femme qui veut divorcer, Un médecin un soir de deuil, Un homme qui attend sa femme en compagnie d'une autre, Celui qui revient dix ans après...), dans une



Lors des répétitions, en janvier aux Ateliers Berthier, de la *Réunification des deux Corées*.

PHOTO ELIZABETH CARECCHIO

enfilade virtuose de situations tantôt scabreuses, tantôt pathétiques, souvent marquées du sceau d'une extrême causticité qui à la fois accentue et rend soluble le malaise ambiant. Ainsi, sur le versant comique, d'une imminente célébration de mariage qui tourne au vinaigre lorsque la promise découvre que son futur conjoint a flirté par le passé avec ses quatre autres sœurs. Ou, option étrange autrement ambiguë, du couple qui, rentrant d'une soirée, découvre la disparition de ses enfants et s'en prend à la baby-sitter qui jure ses grands dieux qu'il n'y avait personne à garder...

INCONGRUITÉS. Si argent et sentiment riment chez Pommerat (cf. ce curé qui, sur fond de Bee Gees, veut dédommager la prostituée avec qui il souhaite rompre!), c'est pour mieux insister sur cette incommunicabilité entre les êtres qui poisserait un tissu relationnel de plus en plus effiloché.

Toujours animé par cette volonté de «capter le réel et le rendre à un haut degré d'intensité et de force», le dramaturge le plus clivant du moment instaure, avec la complicité de son lieutenant, Eric Soyer, une atmosphère pénombreuse à peine trouée d'incongruités (deux autotamponneuses par-ci, un simili Cloclo cafardeux par-là), en adéquation avec les zones sombres de l'existence qu'il infiltre. Pommerat cite en ouverture *Scènes de la vie conjugale*, d'Ingmar Bergman, et reconnaît s'être inspiré de *la Ronde*, d'Arthur Schnitzler.

Détail significatif, le dispositif scénique se caractérise cette fois par un espace bifrontal (comme dans le *Phèdre* de Chéreau ou, plus récemment, le *Peer Gynt* de la Comédie-Française délocalisé au Grand Palais) où les deux gradins de spectateurs se font face. De sorte que l'«hémicycle» pensé voici plus d'un siècle par l'auteur autrichien devient ici une longue bande, terrain de jeu favorisant les déplacements longitudinaux et, partant, la course de protagonistes qui, à défaut de finir dans le mur, disparaissent en général dans une obscurité dont la portée métaphorique n'induit guère d'équivoque. ◆

LA RÉUNIFICATION DES DEUX CORÉES de et ms **JOËL POMMERAT**

Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier, 75017.

Jusqu'au 3 mars. Rens.: www.theatre-odeon.eu/fr

DU POMMERAT EN VEUX-TU EN VOILA

Toujours présent sur tous les fronts – au point qu'au seuil de la cinquantaine, certains finiraient par lui reprocher de ne pas souffler –, Joël Pommerat va massivement déployer cette année la *Réunification des deux Corées* qui, après Paris, investira Bruxelles (mars), le Canada (Ottawa, en avril), la Suède (Göteborg, en mai), etc. Parallèlement, l'Odéon annonce, pour clôturer sa saison, la reprise de *Cendrillon* (23 mai-19 juin), créé en 2011 et

« La Réunification des deux Corées », ou la difficulté d'aimer

Avec sa dernière pièce au titre énigmatique, Joël Pommerat arpente les chemins tortueux de l'amour et du désamour.

24/1/13



Elisabeth Carecchio
La Réunification de deux Corées / Elisabeth Carecchio

La Réunification des deux Corées de Joël Pommerat

Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier

D'abord, il y a l'épouse qui demande le divorce au bout de vingt ans de mariage, parce que, même si elle ne reproche rien à son mari, père de ses trois enfants, elle n'accepte plus que l'amour ait toujours été absent de leur couple. Ensuite, l'homme qui s'est pendu, parce qu'il pensait que sa compagne le rejetait définitivement, alors qu'elle ne pouvait imaginer son existence sans lui. Il y a aussi la femme qui, retrouvant le garçon qui lui fit connaître ses premiers émois, hésite, renonce à le suivre. Et l'amoureuse qui s'enfuit, car « l'amour, ça ne suffit pas »...

En une suite d'une vingtaine de saynètes, Joël Pommerat, auteur et metteur en scène de cette *Réunification des deux Corées* conduit sur les chemins tortueux de l'amour qui s'expose, qui se cache, qui se tait, qui se meurt, qui ne sait pas « aimer ». Le constat semble sans appel. Pourtant, plus qu'au fameux « Il n'y a pas d'amour heureux » d'Aragon, il faut penser au Bergman de *Scènes de la vie conjugale* et au Schnitzler de *La Ronde* et de *Rien qu'un rêve* (la

nouvelle adaptée par Kubrick sous le titre *Eyes wide shut*), dont Pommerat avoue, d'ailleurs, s'être en partie inspiré pour plusieurs séquences.

ABYSSES DES RELATIONS AMOUREUSES

Son écriture, si banalement quotidienne dans sa forme, est en réalité trop complexe pour que l'on réduise le spectacle à une simple litanie d'échecs et de ruptures. Loin de s'en tenir à la réalité brute, entre témoignage et théâtre documentaire, elle explore les abysses des relations amoureuses traversées d'élan et de peurs, prisonnières de l'inconscient, du poids social et des non-dits.

À côté des histoires cruelles, il en est d'autres, belles, douces, troublantes, touchantes : ici, un mari qui visite chaque jour son épouse, amnésique internée en clinique, retissant inlassablement les liens qui les unissent ; là, des parents s'inventant des enfants imaginaires, seul moyen de souder leur couple ; plus loin, une jeune fille abandonnée qui refuse d'avorter, parce que son enfant est le fruit de l'amour... Si certaines peuvent choquer, elles sont traitées avec une telle tendresse que toute trivialité, tout regard malsain en sont bannis (la prostituée au grand cœur qui ne réclame qu'un peu de chaleur à son client... un prêtre).

À son habitude, Joël Pommerat a réuni une distribution exceptionnelle : Saadia Bentaïeb, Marie Piemontese, Agnès Berthon (étonnante rockeuse, clone d'Elvis Presley !), complices de longue date. Il faut citer encore Ruth Olaizola, Philippe Frécon, Yannick Choirat, Maxime Tshibangu, David Sighicelli, Anne Rotger.

GRAVES, TRAGIQUES, BOULEVERSANTS MAIS AUSSI IRRÉSISTIBLEMENT DRÔLES

S'égaillant sur une longue bande de terre partageant les spectateurs en deux camps qui se font face (la scénographie est d'Éric Soyer qui signe aussi des lumières impalpables), ils ne sont pas seulement graves, tragiques, bouleversants. Ils savent se montrer irrésistiblement drôles, représentant toute une humanité petite, humble, maladroite, fragile qui se débat dans ses contradictions et l'infini de sa finitude dans la difficulté d'aimer.

Le titre du spectacle, *La Réunification des deux Corées* est mystérieux. Une réplique l'explique : « *Quand on s'est rencontrés c'était parfait (...) comme si la Corée du Nord et la Corée du Sud ouvraient leurs frontières et se réunifiaient et que les gens qui avaient été empêchés de se voir pendant des années se retrouvaient. C'était la fête, on sentait qu'on était reliés et que ça remontait à très loin...* »

20 heures. Durée : 2 heures. Jusqu'au 3 mars. Rens. : 01.44.85.40.40 et site du [théâtre](#). À Mulhouse, les 14 et 15 mai.

DIDIER MÉREUZE

Depuis plus de vingt ans, il bouscule le conformisme. Avec « La réunification des deux Corées », l'homme aux trois Molière parle d'amour pour mieux nous électriser!



JOËL POMMERAT LE THÉÂTRE PERCUTANT

PHOTOS JULIEN WEBER

C'est le metteur en scène le plus en vue du moment, presque aussi célèbre que Patrice Chéreau : « Cendrillon », « Ma chambre froide » ont marqué ces dernières années théâtrales. Désormais c'est « La réunification des deux Corées » qui emballe la critique comme le public. Joël Pommerat, 49 ans, l'auteur-metteur en scène, Eric Soyer, son scénographe et maître des lumières, et les neuf comédiens vont, deux heures durant, planter vingt courtes pièces dans la peau dure et tendre des impossibles relations amoureuses. Du rire, des émotions, un rythme de boules de flipper et des chocs d'autos tamponneuses accompagnent ce spectacle tellurique. Il y sera question – sans réponses – de divorce, de mariage, de curé, de putain, d'un pendu, d'un baby-sitting kafkaïen et de bien d'autres êtres humains. Si humains qu'ils nous ressemblent.

UN ENTRETIEN AVEC ALAIN SPIRA

Paris Match. On vous définit comme "écrivain de spectacles". C'est quoi ce métier?

Joël Pommerat. J'ai voulu imposer le fait que je n'étais pas un "auteur" classique de théâtre. Je tiens à ce que le public pense différemment. Il fallait que les gens dépoussièrent leur vision du théâtre?

La façon de penser le théâtre actuellement est poussiéreuse, voire emmerdante. Des fois, j'ai envie de dire : "Mais purée, ce n'est pas ça !" Je ne suis pas le genre d'auteur qui commence par écrire son texte dans sa chambre pour, ensuite, le transmettre à un autre ou le monter soi-même. Je ne conçois pas des pièces mais des spectacles. Je ne pense pas un texte, mais une parole. J'essaie d'imaginer le tableau dans lequel elle va se faire entendre.

La parole, l'image, on n'est pas loin du cinéma...

Au cinéma, la parole n'est pas essentielle, il y a souvent des scènes muettes où il se passe beaucoup de choses. Au théâtre, c'est ce que l'on dit qui est primordial.

Dans vos créations, pourtant, il y a autant de visuel que de parole...

Quand j'ai réfléchi au théâtre qui m'intéressait, j'ai vraiment senti que je ne voulais pas rester dans le moule traditionnel. J'ai été très motivé en lisant

Antonin Artaud et son enthousiasmante notion d'art total. Le théâtre est un endroit où peuvent fusionner plusieurs disciplines comme les arts plastiques, la chorégraphie, la vidéo... Il y a forcément de la littérature, mais sans hiérarchie. Elle ne doit pas dominer les autres arts.

Cette révolution est en marche, mais ne pensez-vous pas que la Bastille théâtrale est loin d'être tombée?

Pendant longtemps, il y a eu une sorte de fierté, d'aristocratie au mauvais sens du terme à rester figé, à garder des valeurs. D'ailleurs, on dit de ces gens de théâtre qu'ils ont su résister au temps, qu'ils sont restés fidèles à eux-mêmes. Le problème est qu'au bout d'un moment cette fermeture est sclérosante, vaniteuse et arrogante. C'est une façon de garder un sentiment de hauteur par rapport au reste du monde. Le jour où j'ai senti ça, je me suis dit que, si je me laissais aller, je ferais moi aussi partie de ce groupe. Aussi je ne cherche pas à créer un théâtre qui ressemble à l'idée que l'on peut en avoir généralement.

Disons que votre démarche et votre énergie créatrice sont plus rock'n'roll...

Bon, le mot est lâché, mais ça n'est pas aussi simple que cela. Il ne suffit pas de mettre du rock dans le théâtre pour

dire que ça va être plus moderne. C'est vrai que je fais du théâtre avec ma culture, et dans ma vie le rock a occupé une grande place. Mais ça concerne autant la musique que la culture en général et une certaine attitude face à l'existence. Et, heureusement, je ne suis pas le seul à ne pas avoir peur d'abîmer le théâtre en le faisant entrer dans quelque chose de moins propre, de moins élégant, mais qui ressemble plus à la vie, à la réalité, sans pour autant tomber dans la médiocrité.

Et cette réalité, dans "La réunification des deux Corées", vous nous la servez en tranches...

Oui, comme un recueil de nouvelles sur la difficulté pour deux êtres à s'entendre, à se comprendre. On sait bien que rien n'est évident dans l'amour et que la passion, ça ne dure pas toute la vie, à part dans les contes de fées... Je veux montrer comment ça marche cette difficulté d'être en relation avec l'autre. Quant à ceux qui me reprocheraient de faire une pièce noire, je les mets au défi de monter un spectacle de deux heures avec des gens qui s'entendent à merveille. Ce serait soit totalement faux, soit ennuyeux.

Et là, non seulement ça n'est pas ennuyeux, mais c'est souvent drôle. Quelle place tient l'humour dans votre travail?

L'avantage de la fiction, c'est que l'on peut prendre une distance avec les événements tragiques. On peut même arriver à trouver de l'humour dans la tragédie. En fait, je refuse la séparation entre le comique et le dramatique. En les conjuguant, on touche vraiment à la réalité humaine.

Il y a une part autobiographique dans cette "Réunification des deux Corées"?

Non, mais je crois que c'est ma pièce la plus personnelle. A travers tous ces personnages je pose mes interrogations sur la scène. Mais pas mes conclusions, parce que je n'en ai pas.

Vous dites que vous n'écrivez pas comme les autres auteurs. Concrètement, comment travaillez-vous?

Il y a une phase où je rêve tout seul dans mon coin, ensuite j'entre en discussion avec mes



« La réunification des deux Corées jusqu'au 3 mars aux Ateliers Berthier-théâtre de l'Odéon, loc.: 01 44 85 40 4 puis en tournée (enseignements au 01 44 65 72 9) »

« Cercles fictions 2010. Bouffes du »



« Ma chambre froide », 2011. Odéon. »





« Les spectateurs ne vont plus au théâtre comme s'ils devaient s'infliger une purge ! »

JOËL POMMERAT

De g. à dr., Agnès Berthon, Marie Piemontese, Philippe Frécon, Maxime Tshibangu, Joël Pommerat, Anne Rotger, David Stighicelli, Saadia Bentaïeb, Yannick Choirat, Ruth Olaizola.

compagnons, le premier étant Eric Soyer, mon scénographe et créateur des lumières. Phase suivante, je retourne à l'écriture en solitaire, puis le travail commence avec les comédiens. Pour ce spectacle, j'avais besoin non pas qu'ils me racontent leurs vies, mais qu'on échange nos ressentis par rapport à nos expériences des relations amoureuses. On a beaucoup ri d'ailleurs...

Pour réunifier ces deux Corées, combien de temps de répétition vous a-t-il fallu ?

On a répété quatre mois avec l'équipe, et avant j'avais déjà fait deux ateliers avec d'autres comédiens. En tout, ce spectacle aura demandé une dizaine de mois pour voir le jour. **C'est un luxe inouï. Peu de troupes peuvent se le permettre, non ?**

« Le Petit Chaperon rouge », 2004.



C'est vrai, c'est énorme. Une répétition classique prend, en général, un mois et demi. Travailler quatre mois avec toute l'équipe, sans parler des ateliers, coûte très cher. **Votre compagnie est composée de plusieurs troupes qui tournent avec des spectacles différents, un peu partout dans le monde. La compagnie Louis Brouillard serait-elle devenue une multinationale ?**

Disons que c'est une entreprise familiale à vocation internationale, puisque le théâtre, ça voyage. Mais ça reste artisanal. Les spectacles qui tournent sont légers, avec peu de comédiens. Le théâtre n'est jamais rentable. On ne pourrait pas fonctionner ainsi sans être soutenu par des subventions.

Le théâtre a longtemps vécu sur son passé. Pensez-vous qu'il ait un avenir ?

C'est déjà formidable qu'il ait un présent. La question est de savoir si, dans le futur, il saura être essentiel. Le théâtre, depuis une bonne vingtaine d'années, s'est actualisé au sens noble du terme. La preuve en est que les spectateurs n'y vont plus comme s'ils devaient s'infliger une sorte de purge nécessaire, afin de se donner une bonne conscience culturelle tout en recherchant un truc un peu ancien et rassurant. Aujourd'hui, un public de plus en plus jeune vient au spectacle avec avidité, avec curiosité et, surtout, avec passion.

Mais pour beaucoup, c'est encore un loisir élitiste...

Bien sûr, il y a encore trop peu de gens qui vont au théâtre, moins de 10 % de la population, mais j'ai l'impression que ça bouge. Et cela n'est pas uniquement le fruit du travail et du talent des artistes, mais aussi celui d'une volonté politique. Tout, dans le domaine culturel, n'a pas été raté durant ces vingt dernières années. Il y a eu des avancées dans l'éducation des arts, notamment dans les lycées. Je fais partie d'une génération qui a voulu s'affranchir du "théâtre-musée" pour aller vers le théâtre du réel. La vraie vie dérange l'ordre bourgeois parce qu'elle met en lumière toutes les contradictions que l'on ne veut pas voir. L'ordre bourgeois est basé sur les apparences. Le théâtre vient mettre le bordel là-dedans. Et ça fait du bien ! ■

parismatch.com

Des couples plongés dans le noir

Une série de courtes pièces de Joël Pommerat. Brillant mais un brin convenu.

Pour beaucoup, Joël Pommerat est le grand homme de théâtre français de ces quinze dernières années. Depuis *les Marchands*, *Cercle/Fictions*, *Ma chambre froide*, toutes ses œuvres suscitent l'enthousiasme, et il est l'un des rares artistes que les services offi-

trois sœurs qu'il a successivement aimées. Un autre tente de se dégaier d'une liaison coûteuse qu'il entretient depuis longtemps. Deux voisins, un homme et une femme, attendent ensemble le retour de leur conjoint... Ce sont les soldes de l'amour !

La façon dont les personnages sortent des ténèbres et les regagnent est tout à fait épatante. Les acteurs de Pommerat, tous des fidèles de sa compagnie (une équipe appelée Louis Brouillard), sont étonnants, sachant se transformer dans l'obscurité et à toute vitesse. Mais les textes sont-ils d'un grand auteur ? On y sent l'influence de Pinter,

Pommerat > combine un langage cruel et une forme de spectaculaire.

ÉLISABETH CARECCHIO



< (1) Le théâtre Paris-Villette a ainsi été fermé en décembre 2012.

Atelier du Plateau, 5, rue du Plateau, 75019 Paris, 01 42 41 28 22. www.atelierduplateau.org

La circonférence acrobatique est programmée les 22 et 23 février ; le spectacle de la compagnie Varham Zaryan, *Mater Replik*, les 28 février, 1er et 2 mars ; la contrebassiste Hélène Labarrière (voir p. 29), le 5 mars.

ciels envoient représenter la France à l'étranger. Peter Brook l'avait désigné comme son successeur aux Bouffes du Nord mais, comme cela ne s'est pas fait, Luc Bondy l'a pris sous son aile à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Pommerat reste le nouveau soleil du théâtre nouveau ! Voici son nouveau spectacle aux Ateliers Berthier : *la Réunification des deux Corées*. La salle est divisée en deux chutes de gradins autour d'une allée étroite. Sur ce passage surgissent, dans le noir de la nuit ou le gris de fumées, des acteurs et des objets. Il n'y a pas une pièce, mais une série de petites pièces. Une épouse demande le divorce après vingt ans de mariage sans nuages. Un homme se retrouve avec les

Sarraute, Reza. Ce sont de bonnes références, sauf que parfois la scène est à peine écrite, ou bien mise en place de façon si évidente qu'elle est prévisible.

L'originalité de Joël Pommerat, c'est de combiner une certaine cruauté du théâtre de langage (c'est fichtrement cruel, il ne croit plus du tout à l'amour !) avec une forme de spectaculaire inhabituelle pour ce registre. C'est du froid dans du show. Quelle habileté ! Mais loin des sommets où il est devenu banal de surélever Pommerat.

> Gilles Costaz

La Réunification des deux Corées
Odéon-Ateliers Berthier, Paris XVII,
réservations : 01 44 85 40 40, jusqu'au 3 mars.
Texte chez Actes Sud-Papiers.

Joël Pommerat et ses scènes de la vie conjugale

Publication: 20/02/2013

La nouvelle pièce de Joël Pommerat, metteur en scène adoré de la critique comme du public, aux Ateliers Berthiers, s'intitule "La réunification des deux Corée". D'aucuns s'offusqueront peut-être que nous annonçons d'emblée qu'il ne s'agit pas là d'un spectacle géopolitique, considérant que nous annulons par là même un mystère soigneusement entretenu. Il me semble pourtant qu'il vaut mieux rassurer le spectateur qui pourrait s'en effrayer. Brisons-là le suspens donc. Et révélons qu'en vérité, cette référence géographique n'est autre qu'une jolie métaphore de l'amour, cette alchimie complexe entre deux êtres qui cherchent désespérément à n'en faire qu'un, alors même que cela s'avère presque aussi complexe que de réunir les deux Corée.

Pommerat file la métaphore jusque dans le dispositif scénique, bifrontal. Les spectateurs sont séparés en deux groupes et assis face à face de chaque côté d'une scène en forme de long rectangle, figurant là encore le couple fracturé.



© Elisabeth Carecchio

Dans ce nouveau spectacle il est donc question d'amour, sous toutes ses formes, ou plutôt de désamour, de la difficulté à aimer. A être ensemble. A faire couple. Joël Pommerat délaisse le théâtre politique et social, jusqu'ici sa marque de fabrique, pour se coltiner plus frontalement aux sentiments. Il propose là une vingtaine de scénettes où les êtres se croisent, se ratent, se déçoivent, se quittent ou se déchirent. Chacun de ces sketches contient sa propre petite dramaturgie. Comme des nouvelles bien ficelées. Une situation, une montée en puissance, un suspens, une chute. On comprend bien comment Pommerat en est arrivé à ce format, lui qui a l'habitude de travailler avec sa fidèle troupe d'acteurs et d'écrire à partir de leurs improvisations. Entre chaque scène, Pommerat fait le noir. Et chaque fois que la lumière se rallume, on pénètre un nouveau foyer, un nouvel univers, une nouvelle crise. Dans la première scène, qui ouvre le spectacle, une femme, plongée dans un clair obscur inquiétant, explique qu'elle va quitter son mari avec qui elle vit depuis des années car il n'y a jamais eu d'amour entre eux. Il y a cette autre femme qui le jour de son mariage découvre que son futur époux a flirté avec chacune de ses quatre sœurs. Pommerat s'amuse là avec les clichés du soap opera et l'ont rit beaucoup dans cette parodie qui sonne comme un mauvais épisode de Dallas. Il y a aussi ce couple de voisins qui passe ses soirées ensemble en attendant que leurs époux respectifs daignent rentrer le soir. Et celui que forment un mari et sa femme atteinte d'Alzheimer qui oublie tout ce qu'il lui dit. Et puis il y a cette scène, très forte, où le fantastique surgit subrepticement en filigrane, cette scène où des parents confient leurs enfants imaginaires à une babysitter.

Pommerat, marchant dans les pas de Bergman, nous parle de la solitude, du désamour, de la haine, du déni, de la frustration. Souvent, les corps disent l'inverse des mots prononcés. Comme si les êtres étaient physiquement rattrapés par leurs désirs, eux qui tentent désespérément de les refouler.

Suivre Sarah Gandillot sur Twitter: www.twitter.com/sarahgandillot

« L'amour, en fait, ça ne suffit pas »

SCÈNES « La réconciliation des deux Corées » au Théâtre National

- ▶ Avec son nouveau spectacle, Joël Pommerat livre un formidable puzzle sur l'amour.
- ▶ Aucune certitude, aucune leçon, mais une multitude de points de vue et de questions.
- ▶ On est scotché de bout en bout et on en sort bouleversé.

Elle part. Elle l'aime mais elle part. Lui reste là, choqué, déboussolé, posant toutes les questions qu'on pose dans ces cas-là, du genre : « *J'ai fait quelque chose ?* », « *Tu as rencontré quelqu'un ?* », « *Tu ne m'aimes plus ?* ». Et elle, sincèrement désolée mais inflexible, qui répond : « *Je t'aime mais ça ne suffit pas. L'amour, en fait, ça ne suffit pas.* »

Histoire banale d'amour bancal dont Joël Pommerat fait la matière première de son nouveau spectacle, *La réconciliation des deux Corées*.

Difficile de trouver un sujet plus rabâché et plus cliché que l'amour. Pourtant, le metteur en scène français, artiste associé du Théâtre National, parvient à éviter tous les écueils et à nous proposer un parcours fascinant et chaotique dans les méandres des sentiments qui unissent et désunissent les êtres humains.



Cernés par les rangées de spectateurs, les personnages se débattent sous nos yeux dans les méandres de l'amour. © ELISABETH CARECCHIO

Pour y parvenir, il y a d'abord le dispositif scénique qui place les spectateurs de part et d'autre d'une sorte de piste centrale tout en longueur. Un dispositif bifrontal qui fonctionne comme un miroir où l'on se reconnaît dans les spectateurs d'en face tout autant que dans les personnages qui s'agitent sous nos yeux.

Il y a là toute une humanité qui ressemble à celle que nous croi-

sons tous les jours et à laquelle nous appartenons pleinement. Pommerat veille d'ailleurs à ne rien nous dire de ses personnages. Ils ne font que passer. Assis de part et d'autre de la piste sur laquelle ils évoluent, nous les observons comme le personnage de James Stewart dans *Fenêtre sur cour*. La vie se déroule, là, sous nos yeux, avec ses drames, tragiques ou risibles. Parfois les

deux en même temps.

Chaque séquence est comme un court-métrage ou plutôt une nouvelle : la vision en direct d'un moment précis dans l'existence de personnages dont nous ne savons rien. Mais dont les démêlés nous bouleversent et nous plongent dans un questionnement sans fin.

La force du spectacle tient dans la cohérence formidable de tous

ses éléments : un espace scénique qui se transforme constamment grâce à de subtiles projections au sol ; un son hyper travaillé ; un travail visuel inouï où les surprises sont vraiment, totalement, inattendues. Et surtout des comédiens d'une justesse affolante, passant d'un personnage à l'autre en quelques secondes et parvenant d'un souffle, d'un regard, d'une intonation de voix à nous

happer pour ne plus jamais nous lâcher.

On y croise une femme qui veut divorcer car elle préfère la solitude à l'absence d'amour, un couple qui se déchire chez un psy, un amour d'enfance qui resurgit du néant, un mariage où se révèle le passé de toute une famille... Pas un moment faible dans tout cela, mais quelques séquences encore plus fortes, plus inoubliables que d'autres : la femme qui s'accroche au médecin de son père qui vient de mourir, le curé empêtré dans ses amours terrestres, l'instituteur qui conçoit son métier avec amour et non comme une machine à enseigner, le couple qui se déchire autour du

Il y a là toute une humanité qui ressemble à celle que nous croisons tous les jours

filis qui veut partir à la guerre, celui qui ne peut survivre sans enfants, le mari de la femme qui a tout oublié... Chacun s'y retrouvera, d'une façon ou d'une autre. Le génie de Pommerat est de ne jamais juger, de donner la parole à chacun en toute honnêteté, de dévoiler ainsi la sincérité, les erreurs, les contradictions. Les siennes, les nôtres. À propos d'un sujet qui n'a pas fini de faire tourner le monde. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

Out of office

L'amour est beau quand il est difficile

Avec «La réunification des deux Corées», Joël Pommerat démonte, touche par touche, le mythe de l'amour.

DIDIER BÉCLARD

Un couple se déchire, elle s'en va. Elle l'aime mais elle s'en va, parce que «l'amour, ça ne suffit pas». Un autre couple se déchire tout autant parce qu'elle «préfère cette solitude à ce manque d'amour». D'autres encore leur succèdent, comme cet homme qui doit, chaque jour, décrire à sa femme amnésique qui ils sont l'un pour l'autre, ces futurs mariés empêtrés dans des histoires de famille qui échouent au seuil de la mairie, ce curé qui annonce à la prostituée qu'il fréquente depuis des années qu'il a rencontré une femme, ou cette femme qui s'accroche désespérément au médecin de son père qui vient de rendre l'âme.

L'amour, le désamour, l'absence d'amour sont au centre de ces fragments de vie qui sonnent comme autant de fêlures humaines, de troubles, de questionnements. Le propos n'est ni optimiste, ni pessimiste. «Je montre la difficulté de l'amour mais cela ne veut pas dire que j'en ai une impression négative», explique Joël Pommerat. C'est, en effet, plus le mythe de l'amour qui y est démonté, comment chacun d'entre nous s'invente une vision de l'amour, qui mène parfois à de véritables catastrophes. Pour l'auteur, «la relation amoureuse, c'est la relation de soi à l'amour».

Les scènes se succèdent dans un rythme

soutenu, à peine interrompues par un bref fondu enchaîné, le temps d'un changement, en quelques secondes, de personnages et d'accessoires. Aucune lenteur, à peine çà et là une respiration. Elaboré comme un montage cinématographique, l'ensemble constitue une pièce cohérente et réaliste. Les décors sont faits de lumière ou de pénombre, appuyées à un son éblouissant pour créer un climat particulier. Le dispositif scénique met face à face deux gradins de spectateurs entre lesquels évoluent les comédiens, leur offrant, à chaque extrémité, un point de fuite. On reconnaît la marque de fabrique de Joël Pommerat,

Chacun d'entre nous s'invente une vision de l'amour.

jusque dans la justesse du jeu des acteurs qui portent un texte puissant, parfois comique, sensible et intelligent.

«La réunification des deux Corées» au théâtre national à Bruxelles jusqu'au 29 mars. Réservations: 02/203.53.03 ou www.theatrenational.be.

PROJET VESCOS

SIX VILLES EN MOUVEMENT

Le projet «Villes en scène/Cities on stage (Vescos)», initié par le Théâtre National et soutenu par la Commission européenne, s'étend entre 2011 et 2016. Il associe six scènes européennes – Théâtre National, Bruxelles, Folkteatern, Göteborg, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, Teatrul National Radu Stanca, Sibiu, Teatro Stabile di Napoli, Teatro de La Abadía, Madrid – autour de la question du vivre ensemble dans les grandes villes. Six créations des artistes Fabrice Murgia (Belgique), Lars Norén (Suède), Joël Pommerat (France), Gianina Carunariu (Roumanie), Antônio Araújo (Brésil), Emma Dante (Italie), Frank Castorf (Allemagne), sillonneront ainsi l'Europe pour s'adresser à d'autres publics. Le projet associe également les habitants de chacune des villes dans des ateliers citoyens. A Paris, le peintre Frédéric Monnet a encadré des enfants et des adultes qui ont réalisé les toiles de l'exposition «Moving cities/Paris» présentée ici.



Les personnages se succèdent entre deux montagnes de spectateurs dans un décor fait de lumières et de sons.

LE DEVOIR

Libre de penser

Les vertiges du réel, façon Joël Pommerat

Le dramaturge français, figure majeure du théâtre actuel, fait escale à Ottawa, à Québec et à Montréal

6 avril 2013 | Christian Saint-Pierre |



Photo : Agence France-Presse Pierre Verdy

«Je ne veux pas tout donner, dit Joël Pommerat. Je souhaite que l'autre puisse terminer la construction du tableau. [...] C'est une façon de m'assurer que le spectateur projette sur la représentation son propre imaginaire.»

La réunification des deux Corées

Texte et mise en scène : Joël Pommerat. Une production de la Compagnie Louis Brouillard présentée au Centre national des arts (Ottawa) du 10 au 13 avril 2013.

La grande et fabuleuse histoire du commerce

Texte et mise en scène : Joël Pommerat. Une production de la Compagnie Louis Brouillard présentée au Théâtre de la Bordée du 2 au 4 juin à l'occasion du Carrefour international de théâtre (Québec) et à la Maison Théâtre les 7 et 8 juin à l'occasion du Festival TransAmériques (Montréal).

En 1998, Joël Pommerat avait fait une apparition au Carrefour international de théâtre de Québec. Mais ce n'est qu'une décennie plus tard, alors que le directeur de la Compagnie Louis Brouillard présentait chez nous trois spectacles inoubliables - Cet enfant à l'Espace Go, Le petit chaperon rouge à l'Usine C et Les marchands à la Bordée - qu'un pacte a pour ainsi dire été scellé entre le créateur français et son public québécois.

Ces jours-ci, les amateurs du théâtre incomparable de Joël Pommerat se préparent à découvrir sa plus récente pièce, La réunification des deux Corées. Le spectacle, qui a vu le jour à Paris en janvier dernier, est donné à Ottawa en exclusivité nord-américaine par le Théâtre français du CNA, à l'invitation de Brigitte Haentjens et en présence de son auteur et metteur en scène. Pour la première fois, à tout le moins d'une manière aussi franche, aussi directe, Pommerat aborde le thème plutôt délicat de l'amour.

« J'ai eu beaucoup de difficulté à nommer le centre de ce projet, explique celui qui se décrit comme un écrivain scénique. Peut-être aussi que j'ai eu du mal à accepter l'idée de consacrer tout un spectacle à la relation amoureuse. C'est le sujet le plus « tarte à la crème » qui soit, un sujet vertigineux sur lequel j'avais le sentiment de ne pas avoir de recul ou même de prise. Interroger la relation amoureuse et la relation à l'amour, c'est un piège en soi, un geste qui peut se révéler complètement stérile. On ne sait jamais trop par quel bout saisir cette chose-là. »

« Il n'a jamais été question, avec mes acteurs, de travailler sur un grand récit, une fiction ou une fable globale, mais bien sur des fragments, des portraits ou des esquisses, un peu comme des nouvelles qui tourneraient autour de ce thème d'une façon complètement libre, jamais univoque. Cette multiplicité des approches me permettrait de me mettre dans la peau des autres, de tous les autres. Je dois admettre que c'était assez effrayant de s'aventurer sur un terrain aussi miné, mais on y est allé tout de même et je ne le regrette pas. »

Produire le trouble

Alors qu'ils sont toujours des coups de sonde, qu'ils s'abreuvent au réel et même qu'ils s'appuient souvent sur des témoignages, les spectacles de Pommerat sont maintes fois qualifiés de troublants, leur inquiétante étrangeté est régulièrement soulignée par les critiques. « Ce sont les décalages qui produisent le trouble, estime le metteur en scène. Décalages entre la scène et la salle, le personnage et le spectateur, mais aussi entre ce qui est formulé et ce qui est compris, ce qui est exprimé et ressenti, ce qui est vu et perçu. Ça concerne le sens tout autant que la dimension sensible. En somme, le trouble ou la perplexité vient du fait que tout n'est pas univoque, qu'il y a dans mon propos beaucoup de complexité, voire de contradictions. »

À vrai dire, les créations du directeur de la Compagnie Louis Brouillard ont ceci de vertigineux qu'elles permettent au spectateur de projeter ses propres hantises sur ce qu'il voit ou croit voir en scène. « C'est une vraie stratégie poétique, lance Pommerat. C'est ce que j'espère, pour ne pas dire ce que je programme. Je ne veux pas tout donner. Je souhaite que l'autre puisse terminer la construction du tableau. On me reproche par exemple de ne pas suffisamment éclairer les comédiens, alors que ça me tient à cœur de garder les visages et les corps dans l'ombre. C'est une façon de m'assurer que le spectateur projette sur la représentation son propre imaginaire, qu'il rêve le sens aussi bien que la fiction, qu'il soit dans la liberté et, presque malgré lui, dans l'action. »

Une oeuvre atypique

La grande et fabuleuse histoire du commerce, qui sera présentée en juin à Québec par le Carrefour et à Montréal par le FTA, est en quelque sorte une oeuvre atypique dans le répertoire du lauréat du Molière de l'auteur francophone vivant, en 2011. « Je suis très fier de ce spectacle, lance Pommerat, mais il faut dire qu'il est assez peu représentatif de tout ce que moi et mes comédiens avons produit depuis 15 ans. C'est le plus épuré, le plus minimaliste. Je dirais même qu'il est aux antipodes de La réunification des deux Corées. »

« Sur un plan scénographique aussi bien que dramaturgique, indique Pommerat, j'ai ressenti le besoin de revenir à quelque chose de plus sobre, de plus simple. Ce sont cinq individus, des vendeurs à domicile, dans une chambre d'hôtel pendant 1 heure 20. Ça repose donc sur un texte et une histoire, bien plus que sur une forme théâtrale élaborée. J'aborde un sujet social, voire politique, et je le fais avec un certain réalisme, une certaine précision, dans une écriture qui nomme explicitement les choses, par le biais de personnages qui apparaissent dans leur vie concrète. C'est pourquoi j'ai voulu recueillir des témoignages, ce que je fais toujours pour écrire, mais peut-être de manière encore plus cruciale cette fois. J'ai voulu m'immerger dans la pratique des vendeurs, notamment en suivant des formations, afin de comprendre leur métier, mais aussi leur état d'esprit, leur mentalité et leur imaginaire. »

La réunification des deux Corées : L'amour n'existe pas

Philippe Couture / 11 avril 2013

On ne se lasse jamais de l'esthétique Pommerat. Ni de son écriture, perchée entre réalisme et onirisme, cultivant ici et là le mystère comme dans un film de Lynch. Ni de sa dramaturgie fragmentaire, qui aligne prestement de courtes scènes et croise les dialogues dans une savante logique elliptique. Ni de sa manière toute cinématographique de tordre les codes du théâtre pour leur donner l'ampleur d'un grand film en multipliant les fondus au noir et la musique tonitruante, tout en amplifiant les voix et les bruits dans une machination sonore hypersophistiquée. Ni de ses acteurs fabuleux, qui, de leurs voix écorchées, évoquent des vies d'abord banales puis de plus en plus fulgurantes, dans de puissantes montées dramatiques.

Mais surtout, le regard de Pommerat se révèle toujours très perçant et dévoile, dans des situations souvent quotidiennes, de prenants questionnements humanistes et philosophiques. Dans *La réunification des deux Corées*, même en explorant le thème éculé de l'amour et du couple (au lieu d'arpenter des sujets plus politiques comme il en a l'habitude), il parvient magistralement à surmonter le cliché et l'anecdote.

Mon ami Vincent, qui m'accompagnait à la première, a lancé spontanément: «C'est une véritable incarnation contemporaine du *Banquet* de Platon», m'enlevant les mots de la bouche et me rendant jaloux de son esprit de synthèse. Rien de plus juste. En montrant successivement des couples à la dérive, des amoureux d'antan à la recherche de leurs sentiments d'autrefois, des couples dont l'amour ne tient qu'à des considérations extérieures, des couples malmenés par l'infidélité ou des amoureux bercés par une insoutenable quête d'absolu, il construit brillamment une architecture de grandes et passionnantes questions philosophiques. L'amour existe-t-il vraiment ou n'est-il que chimère de l'esprit? Pourquoi s'y accroche-t-on si fort alors qu'il ne cesse de nous échapper?

S'opposent, dans de nombreux tableaux, la conception de l'amour comme Idée, ou comme Essence, à celle de l'amour comme construction sociale ou comme grand mensonge collectif. « On ne peut pas se construire en s'appuyant sur les autres », dit l'un des personnages, exprimant la posture de ceux qui ne sont pas enclins à embrasser le mensonge amoureux. Ils sont nombreux, dans cette pièce, à se désillusionner des beaux discours de l'amoureux transis. On ne peut pas les blâmer, tant ils en font la démonstration de manière convaincante, exposant vivement les blessures et les mascarades dans lesquelles naviguent ceux qui ont eu la faiblesse de valser avec leurs sentiments les plus fougues. Pessimiste, Joël Pommerat? Plutôt réaliste. Et de ce réel trop souvent douloureux émergent tout de même des filaments de lumière, d'incomparables moments de tendresse : assez pour convaincre tout homme de replonger tête première dans le mensonge perpétuel de l'amour. Et ainsi tourne le monde.

On ne remerciera jamais assez Brigitte Haentjens, directrice artistique du Théâtre français du CNA, de nous permettre de garder un œil attentif sur l'œuvre de Pommerat. À suivre au FTA et au Carrefour international de théâtre de Québec, qui présenteront en mai *La grande et fabuleuse histoire du commerce*.

DODICI PICCOLE STORIE DI ORDINARIO AMORE INFELICE

Dodici spettacoli del cartellone principale, cinque palcoscenici, un bar e un ristorante: la cittadella del teatro allestita nel Museo ferroviario di Pietrarsa, a Portici, è il simbolo del Napoli Teatro Festival Italia di quest'anno. Nell'ex opificio voluto da Ferdinando il Borbone, il festival ha realizzato un'arena all'aperto e altri cinque luoghi di teatro: nelle sale del Cinema, delle Carrozze, delle Locomotive, dei Plastici e in quella dei Cinquecento, chiamata così perché è grande 500 metri quadrati. Qui, domani alle 20, andrà in scena l'ultimo titolo della stagione dello Stabile di Napoli che, contando sullo stesso direttore, Luca De Fusco, sempre più stringe alleanza con il Teatro Festival, ora coproducendo spettacoli, ora affiancandosi al suo cartellone, addirittura coincidendo con la sua apertura.



Lo spettacolo, in prima italiana e in replica fino a sabato, è «La réunification des deux Corées» di Joël Pommerat, illustre francese cinquantenne, che mette in scena esclusivamente i propri copioni con una compagnia costituita nel 1990. La pièce è il frutto del progetto europeo City on Stage, che vede collaborare in varie forme sei importanti istituzioni: l'Odeon-Théâtre de l'Europe di Parigi, il Théâtre National di Bruxelles, il Teatrul National Radu Stanca di Sibiu, il Teatro de La Abadía di Madrid, il Folkteatern di Göteborg e lo Stabile di Napoli (Mercadante e San Ferdinando).

«La réunification des deux Corées» si svolge su una pedana rettangolare limitata da due tribune laterali contrapposte (le due Coree), che ospitano 280 spettatori. Là prenderanno vita 19 brevi storie in cui Pommerat tratteggia un affresco sull'amore e le sue miserie. Per spiegare la metafora del titolo il commediografo scrive: «Quando ci si incontra accade qualcosa di perfetto e di buffo. È come se due metà che si erano perse si ricongiungessero; come se le due Coree aprissero le frontiere e si riunificassero». Cosa raccontano le 19 storie? Microcosmi di vita: una moglie si rivolge all'avvocato per divorziare dal marito cui rimprovera mancanza d'amore; due donne delle pulizie trovano un uomo impiccato e nel momento in cui stanno per raccontarlo a un'amica costei confessa il sentimento che nutre proprio per la vittima; nel giorno del matrimonio la sposa scopre che lo sposo è stato l'amante delle sue quattro sorelle; una prostituta intuisce che il prete da lei amato non tornerà più perché ha conosciuto un'altra donna; Una coppia è a tavola mentre riappare l'ex marito di lei, scomparso da dieci anni; una mamma apprende dal figlio che vuol partire soldato, e il padre lo incoraggia nella scelta. Per Pommerat l'amore è doloroso. E quello felice? Sembra impossibile: come la riunificazione delle due Coree.

„La réunification des deux Corées“ de Joël Pommerat au Grand Théâtre

C'est quoi finalement l'amour?

Marc Weinachter

Pour qui ne connaissait pas Joël Pommerat, c'était, l'autre soir, à la fois l'inconnu, le doute, la surprise et en fin de compte l'enthousiasme.

Né en 1963 à Roanne, cet auteur-comédien qui se veut „écrivain de plateau“ est à l'heure l'un des créateurs les plus demandés sur les scènes françaises et internationales. Se signalant par un style original et la volonté de gratter et faire surgir l'étrangeté et l'illogisme dans les processus de la vie quotidienne, Pommerat s'attache à observer méticuleusement des humains ordinaires empêtrés et piégés dans leurs habitudes et traditionnelles façons de vivre.

A travers l'exposition directe du comportement crû de ses personnages-pantins, il met le doigt sur tous les subterfuges, trahisons et douleurs de l'existence, ceci dans une atmosphère sombre et tragique. Fouinant dans la banalité de la réalité existentielle, Pommerat veut avant tout démystifier voire déboulonner certains mythes sociaux, tels l'argent, le pouvoir et le bonheur.

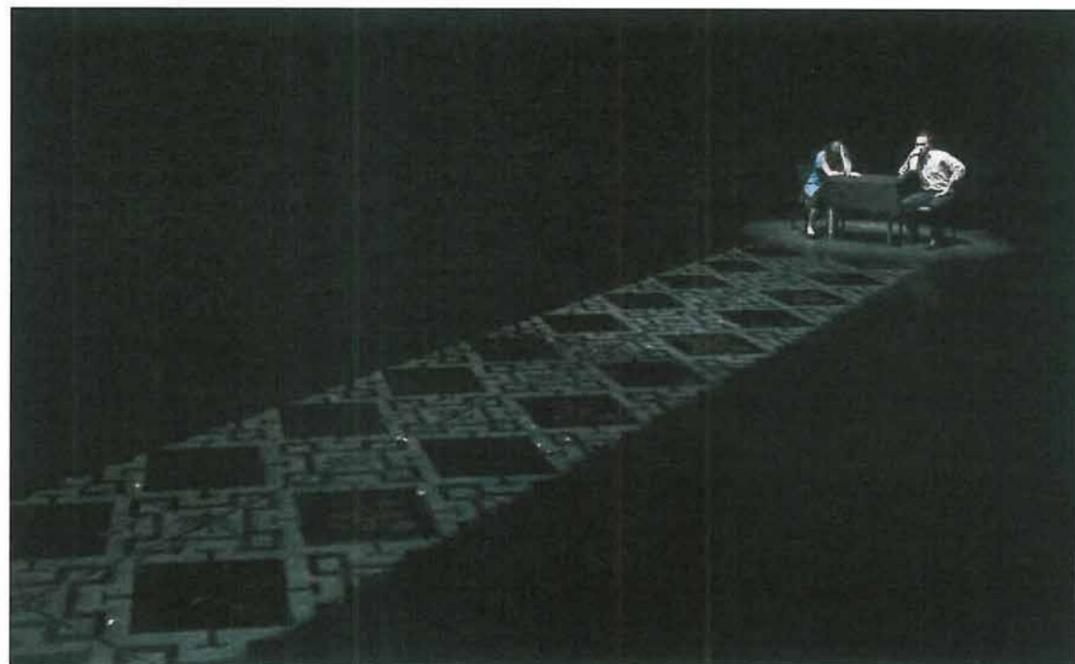


Photo: Elisabeth Carecchio

Des personnages familiers de notre vie moderne partent d'une situation apparemment normale et s'acharnent à en démasquer toute l'hypocrisie, mettant résolument à nu tous leurs égoïsmes, mensonges et naïvetés

Dans une atmosphère pesante

Déjà dans son étonnante mise en scène, les intentions dramatiques et symboliques de l'auteur se font nettes. Les spectateurs se font face sur deux montées de gradins, séparées au milieu par une zone vide interdite. D'où l'image et le symbole manichéens des deux Corées, ou bien du Mal et du Bien, se scrutant pour s'affronter par delà les frontières.

Atmosphère pesante, appuyée par le vide béant du couloir-scène intermédiaire, de même que par le noir ambiant menaçant, quelquefois percé de subits éclairs détonnant. Le public se trouve ainsi poussé à prendre parti et juger de l'agissement sur scène, en s'identifiant aux acteurs-figures et leurs dé mêlées permanentes avec l'idéal du grand et parfait Amour – point de mire et d'analyse de la soirée. Dans une série d'une vingtaine de scènes astucieusement choisies et enfilées, se dégagera

une mosaïque explicite, illustrant les errements et déviations actuels sur la jadis si romanesque Carte du Tendre.

La zizanie dans les couples

A tour de rôle, font ainsi irruption sur scène des personnages familiers de notre vie moderne, qui, en partant d'une situation apparemment normale, s'acharnent à en démasquer toute l'hypocrisie, mettant résolument à nu tous leurs égoïsmes, mensonges et naïvetés. Ainsi cette bonne épouse, laquelle, après trente ans de mariage et trois enfants, décide subitement de prendre la clé des champs, à la recherche d'un amour dont elle ignore la nature. Intermède cocasse entre deux

nettoyeuses échangeant leurs vues sur le pour et contre du divorce, tandis que le mari de l'une se révèle pendu au plafond. Un couple éclate le jour du mariage, le séduisant fiancé ayant déjà fait la noce et davantage avec toutes les demoiselles d'honneur. Deux séduisantes et tenaces jumelles sèment la zizanie en visant le même homme. En l'absence du légitime mari, un besogneux médecin de famille s'acquitte de régulières visites d'urgence auprès d'une belle dame. Un instituteur se fait agresser par une famille parce qu'il couve d'affection et d'amour un jeune élève terrorisé et molesté par ses disciples. Un couple malheureux joue, sur conseil de leur psychothérapeute, la disparition de leurs enfants inexistant pour ainsi resserrer leurs liens. Un homme désespéré rend régulièrement visite à

sa femme démente pour joindre leur misère morale dans un rituel acte sexuel. Une pauvre prostituée, en manque de chaleur humaine, consent à faire son travail pour rien.

Considérations cyniques

Toutes ses brèves histoires anecdotiques dotées d'un réalisme tranchant, font mouche d'un impact percutant, ceci grâce à la sobriété, vigueur et authenticité d'interprétation de leurs protagonistes protéiformes. De fait, en un clin d'œil, les neuf comédiens en charge changent de jeu, de caractère et de costume, pour exprimer avec force, talent et véacité la complexité de leurs troubles et malheurs. N'empêche que cette

rigoureuse présentation se trouve souvent zébrée par de bienvenues saillies humoristiques. Tout en résumant l'éternel va-et-vient de l'amour en l'image d'une joyeuse kermesse, réunissant une égayée bigarrée foule autour d'impétueuses voitures tamponneuses, Joël Pommerat fait psalmodier par la voie fluette et rauque d'un chanteur rock toute la mièvre sentimentalité et l'âpre opportunisme de l'amour. Considérations plutôt dubitatives, soulignées par plusieurs cyniques réflexions des comédiens, trouvant l'amour un concept irréel ou une maladie plus ou moins passagère.

N'empêche: grand succès pour toute la troupe qui, avec un cœur gros comme ça, menait à bon port une pièce originale, se couant par la même les cocotiers de la bienséance et crédulité canidides.

novembre-décembre 2014

PAGESCRITIQUES

Retrouvez l'ensemble de nos critiques sur www.theatral-magazine.com



La réunification des deux corées

[Un amour impossible à rassasier]

Un spectacle de Joël Pommerat

Océan - Ateliers Berthier, 1 rue André Soares, 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 10/12 au 31/01

Il n'est question ni de politique, ni d'Histoire, ni de géographie. De la Corée, Joël Pommerat ne garde que la séparation dans son spectacle. Un comprend vite, dès la première scène, une femme qui veut se séparer de l'homme avec qui elle vit depuis plus de vingt ans, que l'on va nous parler d'un sujet inépuisable et universel : l'impossible réunification de deux coeurs qui ne se comprennent plus, qui ne sentent plus ou qui ne se trouvent pas au bon moment. Une prostituée, une malade mentale, une femme atteinte d'Alzheimer, des parents qui ne savent pas aimer leur fils, un homme qui se pend parce que sa femme veut le quitter, viennent plaider en faveur de l'amour. Et parfois pour avoir cet amour, il faut en passer par la séparation, l'oubli, la perte ou le mensonge. Curieusement, cette succession d'histoires très particulières, en tout cas très intimes, crée un malaise. L'absence de distance dans le récit hyperréaliste nous rend témoins d'histoires dans lesquelles on n'a pas forcément envie de s'impliquer. Le théâtre de Joël Pommerat est si techniquement parfait qu'il produit un sentiment d'irréalité, presque d'inhumanité. L'illusion est si vraie qu'on n'est plus très sûr d'être au spectacle.

MC